

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers / Couverture de couleur
- Covers damaged / Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing / Le titre de couverture manque
- Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- Only edition available / Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.

- Additional comments / Commentaires supplémentaires:

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression

- Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.

LA
REVUE CANADIENNE
1896

LA
REVUE CANADIENNE

RELIGIONI, PATRIÆ, ARTIBUS

SOUS LA DIRECTION DE

M. ALPHONSE LECLAIRE

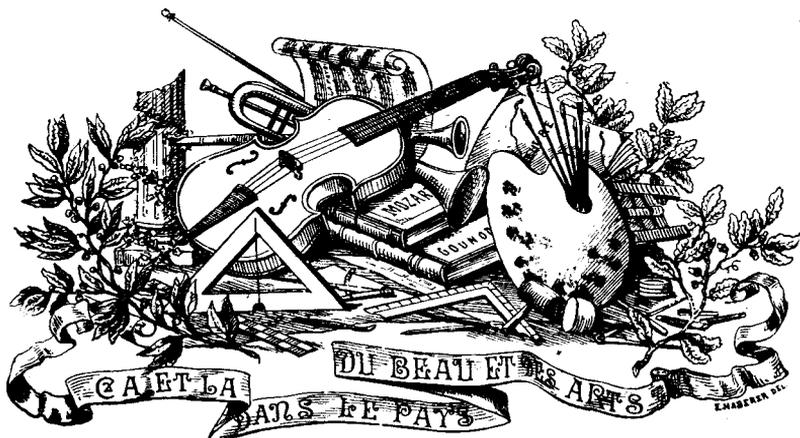
32^e ANNÉE

1896

C. O. BEAUCHEMIN & FILS, PROPRIÉTAIRES-ADMINISTRATEURS
256 et 258, rue Saint-Paul
MONTRÉAL, CANADA

JANVIER. — 1896.





FRAGMENT de la BERCEUSE DES ANGES

D'APRÈS H. LAUENSTEIN.

DEUX de nos aimables collaborateurs, poètes dont la plume ne s'exerce que sur des sujets qui élèvent l'âme et le cœur ont senti vibrer leur lyre à la vue du beau tableau de H. Lauenstein, la *Berceuse des Anges* et ils l'ont accordée pour les lecteurs de la REVUE. Nous donnons aujourd'hui les deux pièces qui sont assez différentes et offrent de plus l'intérêt de montrer comment deux poètes ont été inspirés diversement par un même sujet.

Un devoir nous incombait, c'était de mettre devant les yeux de nos abonnés ce beau tableau. C'est ce que nous avons fait autant que nous le permet le format de l'original, qui est très long. D'ailleurs les deux extrémités de la peinture n'offrent que des accessoires de moindre importance. A gauche, tout près du chapiteau sur lequel la Vierge est assise, deux lièvres broutent le gazon au pied d'un arbuste en fleur ; dans le lointain, derrière un pan de muraille on aperçoit un grand nombre de brebis d'un troupeau

dont le berger paraît dans la partie du tableau que nous donnons. De l'autre côté, au-dessus d'un fût de colonne renversée et de débris d'architecture que des arbustes en fleurs ont envahis, on voit une longue suite d'anges, sans nombre, dont les derniers se perdent de vue dans le lointain, et qui tous volent vers l'endroit où dort l'Enfant-Dieu qu'ils viennent adorer et servir.

Je ne connais rien de plus gracieux, de plus idéalement beau que ce tableau : ce bel enfant qui dort paisiblement à côté de sa mère, ces petits anges aux figures enfantines qui expriment la joie, l'étonnement, l'amour et l'adoration, en un mot tous les sentiments que peut faire naître ce mystère de l'Incarnation d'un Dieu sont ici exprimés avec une perfection et une intensité que le génie seul peut rendre.

Aussi ce tableau a fait la renommée et la fortune de son auteur. Mais hélas ! peut-être la richesse, si souvent fatale au talent, va-t-elle être cause d'une déchéance. Depuis que la *Berceuse des Anges* a fait l'admiration de l'Allemagne, de l'Europe et même de l'Amérique, les mères se disputent le pinceau de celui qui l'a créée, pour reproduire les traits des jolis chérubins qui flattent leur orgueil maternel et Lauenstein ne fait plus que des portraits d'enfants.

Lauenstein vit maintenant à Düsseldorf. Il est un des derniers représentants de l'école dite Nazaréenne, qui par malheur aura bientôt disparu comme tant d'autres belles et bonnes choses dans notre fin de siècle matérialiste.

Alphonse Leclaire.



SUR UN TABLEAU DE H. LAUENSTEIN

A M. ALPHONSE LECLAIRE.



U bord d'un lac doré par l'aube qui s'éveille,
Où l'asphodèle embaume, où jase maint oiseau,
Entre des oliviers dont le front s'ensoleille,
Sous un abri de toile ombreux comme un berceau,
La Vierge mère est là qui tourne son fuseau,
Au bord d'un lac doré par l'aube qui s'éveille.

A sa gauche, tout près, son enfant gracieux
—Sur lequel de la croix l'ombre déjà se pose—
En regardant le ciel vient de fermer les yeux.
On croirait voir en lui sommeiller une rose ;
Et la mère contemple, heureuse qu'il repose,
A sa gauche, tout près, son enfant gracieux.

Autour du doux Jésus endormi sur la laine
Prise aux brebis qu'on voit paître dans le lointain,
Tout attendris, les vents retiennent leur haleine,
L'onde du lac suspend son murmure argentin,
Dans la sérénité pensive du matin,
Autour du doux Jésus endormi sur la laine.

Pendant qu'il dort ainsi dans son berceau mollet,
Ineffablement blanc dans la blancheur des langes
Et tout illuminé d'un céleste reflet,
Tout à coup, effleurant les oliviers, des anges
Accourent l'adorer et chanter ses louanges,
Pendant qu'il dort ainsi dans son berceau mollet.

Les envoyés du ciel, à l'ombre des ramures,
Disent tout bas, les yeux sur l'enfant endormi :
“ Ne l'éveillez pas, lac, oiseaux, chants et murmures.”
Et lui, parfois ouvrant sa paupière à demi,
Semble entendre parler dans l'ombre qui frémit
Les envoyés du ciel, à l'ombre des ramures.

Le chœur divin répète : " Oh ! laissez-le dormir,
 " Laissez-le reposer à côté de sa mère :
 " Trop tôt, hélas ! il doit s'éveiller et gémir
 " En songeant qu'au lointain se dresse le Calvaire."
 Et, comme l'Enfant-Dieu sourit avec mystère,
 Le chœur divin répète : " Oh ! laissez-le dormir ! "

Et Jésus en rêvant continue à sourire,
 Bercé dans son sommeil par les anges du ciel,
 Et, radieux et beau, son rêve semble dire :
 " Terre, réjouis-toi ! rends grâce à l'Eternel :
 " L'enfant qui dort sera le sauveur d'Israël ! "
 Et Jésus en rêvant continue à sourire.

Québec, Noël, 1895.

W. Chapman



LA VIERGE ET L'ENFANT-JÉSUS

fragment de " *la Vision* " d'après C. Von Bodenhausen.

BERCEUSE D'ANGES

CE soir-là, le Désert vit des scènes étranges,
Car la grande Nature avait changé ses lois ;
Et pour dire au Très-Haut leurs communes louanges
Tous les êtres mêlaient leurs instincts et leurs voix.

De mystiques rayons illuminaient les choses
Bien mieux que le soleil, sombre sous l'horizon.
Dans le sable sans eau des fleurs étaient écloses,
Et sur les monts rocheux verdissait le gazon.

Le Nil, où se miraient les grandes pyramides
Semblait dicter un rythme à ses flots éperdus ;
Et les palmiers géants dans les lointains splendides
Murmuraient : parmi nous les cieux sont descendus !

Des parfums inconnus peuplaient la solitude.
Les astres flamboyaient sous leur dôme d'azur ;
Et les fauves, plongés dans la béatitude,
Se groupaient pour entendre un chant plaintif et pur.

* * *

Une humble femme, assise au pied d'un sycomore,
Tout en filant chantait pour endormir son fils,
ayonnant à ses yeux comme un rayon d'aurore
Plus beau qu'un Chérubin et plus pur que les lys :

“ Dormez, mon doux Jésus, vos paupières sont lasses :

“ Sur terre on est heureux quand on a bon sommeil.

“ Voyez, après sa course à travers les espaces,

“ Le soleil s'est couché sous l'horizon vermeil.

“ Le désert est plongé dans un profond silence.

“ Le sable est immobile, et le vent endormi.

“ Au sommet des palmiers nul rameau se balance,

“ Et le tigre a fermé son œil fauve à demi.

“ Le lion dort : en vous il reconnaît son maître,
 “ Le Lion de Juda. Comme lui, sommeillez.
 “ Votre air souffrant, hélas ! fait souffrir tout mon être,
 “ Et je ne puis dormir alors que vous veillez.....
 “ Du ciel l’astre des nuits inquiet vous regarde,
 “ Et demande pourquoi vos yeux restent ouverts.
 “ Dormez, mon doux enfant, que Dieu lui-même garde,
 “ Pendant que devant vous se taira l’univers.”.....

* * *

Mais vainement le chant suave,
 Plus beau que tous ceux d’ici-bas,
 Se prolongeait plaintif et grave :
 L’enfant Jésus ne dormait pas !

* * *

Soudain, le ciel s’ouvrit, et les anges fidèles,
 Auprès du nid d’amour où reposait Jésus,
 Descendirent en foule, et, sans battements d’ailes,
 Entonnèrent des chants qui charmaient les élus.

Et la Vierge, entendant vibrer des sons de lyre,
 Attachée sur son fils un regard anxieux ;
 Dans le fond de son âme elle essaya de lire,
 Pendant que résonnait ce doux écho des cieux :

* * *

“ Dormez, fils de l’Être Suprême ;
 “ Dormez, divin enfantelet ;
 “ Fermez ces yeux où le ciel même
 “ Jette son plus brillant reflet.
 “ Votre front triste est couvert d’ombre,
 “ Et vos petits poings sont fermés :
 “ Qu’apercevez-vous donc dans l’ombre ? ...
 “ Dormez, ô doux Jésus, dormez.
 “ Regrettez-vous d’être sur terre,
 “ Loin des paradis bien-aimés ?
 “ Quel est ce douloureux mystère ?.....
 “ Dormez, ô doux Jésus, dormez.

“ Eprouvez-vous quelque souffrance,
 “ Ou quelques chagrins innommés,
 “ Vous, notre suprême espérance ?
 “ Dormez, ô doux Jésus, dormez.

“ Là-haut votre père soupire,
 “ Fixant sur vous ses yeux charmés :
 “ Accordez-lui donc un sourire ;
 “ Dormez, ô doux Jésus, dormez.

“ Le bon Joseph et votre mère,
 “ Qui vous aiment, sont alarmés
 “ De voir votre tristesse amère :
 “ Dormez, ô doux Jésus, dormez.

“ Vous êtes l'espoir de ce monde
 “ Et de l'homme que vous aimez :
 “ D'où vient votre douleur profonde ?
 “ Dormez, ô doux Jésus, dormez.”

* * *

Mais vainement le chant suave
 Plus beau que tous ceux d'ici-bas
 Se prolongeait plaintif et grave
 L'enfant Jésus ne dormait pas !

A l'horizon lointain, vers la terre natale,
 L'enfant fixait toujours son grand œil dilaté.
 Nul chant ne dissipait sa vision fatale ;
 Nul soin ne rassurait son cœur épouvanté !

C'est qu'il voyait au loin se dresser le Calvaire,
 Et l'arbre de la Croix qui lui tendait les bras !
 Voilà pourquoi Jésus gardait un front sévère
 Au chant de la berceuse, et ne s'endormait pas.

Alors, la Vierge-Mère, inquiète, éplorée,
 Se penchant sur son fils baisa son front brûlant ;
 Une larme tomba sur sa joue enfiévrée
 Et dissipa soudain le cauchemar sanglant.

L'enfant-Dieu regarda sa mère avec tendresse,
 Et, posant sur son cou ses petits bras soyeux,
 Il versa dans son cœur une sainte allégresse ;
 Puis, souriant enfin, il ferma ses beaux yeux.

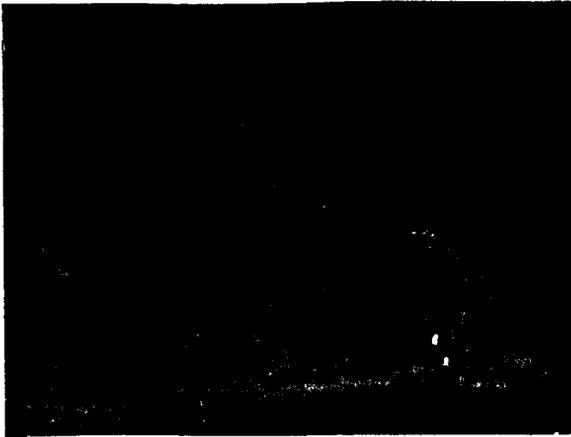
* * *

Sous les palmiers les chants angéliques cessèrent ;
 La Vierge s'endormit du plus profond sommeil ;
 Doux comme des agneaux, les tigres s'approchèrent
 Jetant un regard calme au firmament vermeil !

Un lion s'avança, baissant sa tête altière,
 Et près de l'humble couche il plia les genoux,
 Sur les pieds de l'enfant déroulant sa crinière,
 Et murmurant tout bas : Mon maître, dormez-vous ?

Québec, Noël, 1895.

A. P. Routhier



LA VIERGE AU SILENCE
 d'après Annibal Carrache

LEGENDES DU NORD-OUEST

DERNIER COMBAT DES SAUVAGES AU MANITOBA ET PICHEITO.

LE Portage La Prairie est un endroit qui aime à faire parler de lui. En effet, plusieurs souvenirs fort importants s'y rattachent.

Je n'en mentionnerai que quelques uns.

La Vérendrye y avait fondé le fort La Reine en 1738 et établi ses quartiers généraux. C'est de là que ses fils s'élançèrent vers les Montagnes Rocheuses et du côté nord, jusqu'au fond du lac Winnipegosis.

Le P. Coquard qui accompagnait le célèbre découvreur donna plusieurs missions aux Sauvages des environs du Portage.

En 1752, les Assiniboines pénétrèrent, en grand nombre, dans ce fort, avec l'intention de tuer Legardeur de St-Pierre, qui le commandait et de le piller.

St-Pierre n'avait en ce moment que cinq Français auprès de lui. Voyant que toute résistance était inutile, il eut recours à un expédient qui demandait du nerf. Prenant un tison, il le promena au-dessus de deux barils de poudre, menaçant de les faire sauter avec lui, s'ils ne sortaient du fort. Ils ne se le firent pas dire deux fois. Ils se vengèrent de cet échec, quelques mois après. Profitant de l'absence de St-Pierre, ils mirent le feu au fort et n'y laissèrent que des ruines.

En 1868, Thomas Spence, tenta d'ériger le Portage La Prairie, en république indépendante sous le nom de la République de Manitoba. Un certain nombre de conseillers furent élus et adoptèrent des règlements pourvoyant à la perception de droits de douane. Une correspondance fut échangée entre le Président de la République naissante, et le Secrétaire des Colonies, qui bien entendu, donna le coup de mort à ce projet fantastique. Cette idée étrange n'eut pas de suite.

La république ne vécut comme les roses que l'espace d'un matin.

C'est également au Portage La Prairie, que fut livré le dernier combat entre Aborigènes, dont il est fait mention dans notre province. A tort ou à raison, un traiteur métis du nom de Picheito fut accusé de n'avoir pas été étranger à cet événement. Ce métis s'était construit une maison sur les bords de l'Assiniboine. Elle était considérée à cette époque comme fort élégante pour le pays : elle était même couverte en bardeau, ce qui était alors un luxe fort rare. L'origine de cet individu, tenait un peu du roman. Son père, qui était Anglais pur sang, était né au Détroit. Pendant la guerre de 1812, il n'était encore qu'un enfant, lorsque les Sauvages, dans une de leurs excursions, l'enlevèrent et l'entraînèrent à leur suite dans leurs courses vagabondes. La famille qui l'avait adopté, vint s'échouer au fort Francis. Lorsque Wolseley se rendit au fort Garry en 1870, le père de Picheito s'offrit à lui servir de guide. Wolseley fut surpris de rencontrer ainsi un Blanc, incorporé à la tribu des Ojibwés. Ses traits, ainsi que la couleur de ses yeux accusaient trop une origine européenne, pour que Wolseley pût s'y méprendre. D'ailleurs ses parents adoptifs ne lui en avaient pas fait un secret et lui avaient raconté minutieusement les détails de son enlèvement. Wolseley, que cette aventure intéressait, muni de ces renseignements, fit des recherches et retrouva les parents de son guide. Ce dernier consentit à retourner au Détroit, auprès des siens. Toutefois, la nouvelle existence qu'il y mena, pesait lourdement sur sa nature, formée au sein de la sauvagerie.

On ne saurait croire, en effet, ce qu'offre d'entraînement, cette vie facile et sans contrainte, au milieu des bois ou des prairies, pour quiconque y a goûté. On cite quelques cas de sauvagesses ou de femmes métisses, qui, ayant épousé des Canadiens-Français, au service de la Compagnie de la Baie d'Hudson, allèrent demeurer dans la Province de Québec, avec leurs maris. Elles se considéraient comme prisonnières et hors de leur élément dans le nouveau milieu où elles se trouvaient. Quelques unes demandaient comme une faveur, de porter le costume qui leur rappelait le pays de leurs ancêtres. Comme les plantes qu'on dépose en terre, loin du ciel qui les a vues naître, elles dépérissaient d'ennui et demandaient à respirer encore l'atmosphère natal. Rien de pénible, en effet, comme de briser avec les habitudes de famille, une fois qu'elles ont pris racine. Donc, le père de Picheito, après un court séjour, au Détroit, résolut de secouer le joug de la civilisation et de retourner à la

sauvagerie. Il avait épousé une Ojibwé, et de ce mariage naquit Picheito.

Picheito possédait une haute intelligence et réussit à amasser une petite fortune. Il exerçait une puissante influence sur sa tribu, qui le considérait comme un grand chef.

Après le massacre de 1812, un certain nombre de Sioux traversèrent la frontière et se fixèrent près du Portage La Prairie. On compte encore plusieurs familles Siousses qui demeurent dans ce voisinage.

Les Sioux se croyaient bien en sûreté, sous le drapeau anglais, lorsqu'un soir, une bande de guerriers Ojibwés, venus du Lac Rouge, à travers les bois, fondit sur le champ Sioux. Ils tuèrent 13 Sioux et en blessèrent davantage. Les Sioux se réfugièrent au Portage et entourant la maison de Picheito, l'accusèrent d'avoir été l'instigateur de cette attaque. Peu s'en fallut, qu'ils ne le scalpèrent sur l'heure. Picheito protesta de son innocence et réussit par l'habileté de ses discours à les calmer.

D'ailleurs les Sioux, qui avaient déjà les Américains sur le dos, ne se souciaient guère de se susciter de nouveaux embarras. Quelques jours après, les Ojibwés demandèrent à tenir un grand pow-wow, avec leurs ennemis héréditaires. La bonne entente sembla se rétablir un instant. Pendant plusieurs jours, les deux camps festoyèrent ensemble, dévorant force chiens. Le dernier soir de cette fête, le chef des Ojibwés déclara aux Sioux, qu'il leur annoncerait le lendemain, le but pour lequel il avait désiré tenir le pow-wow.

Les Sioux comprirent que c'était le signal d'un nouveau combat. Au lever du jour, les guerriers Ojibwés, s'approchèrent du Portage, se montrant çà et là, rempant à travers le foin des prairies et cherchant à surprendre quelques nouvelles victimes. Un jeune Sioux osa s'aventurer jusqu'aux bords de l'Assiniboine. Quelques instants après, une balle l'étendait par terre et sa chevelure pendait à la ceinture d'un Ojibwé. La bande Sioux parut alors et invita leurs ennemis à venir les combattre à visage découvert. Les Ojibwés, satisfaits de leur trophée se retirèrent, pour ne plus reparaitre. Picheito continua à être soupçonné d'avoir été le complice de ses compatriotes. Les Sauvages étant naturellement ombrageux, il pourrait bien se faire qu'il ne fût nullement responsable de cette campagne.

Cette accusation ne l'empêcha pas de continuer à faire la traite sans être molesté.

Ce fut, je crois, le dernier combat entre Sauvages, qui eut lieu dans notre province,

WIDENGO

Ce mot signifie, "mangeur de chair humaine." Un Widengo est une espèce de tigre altéré de sang et possédé de la rage de dévorer ses semblables, à un tel point, que les êtres qui lui sont les plus chers, deviennent les victimes de celui que domine cette aveugle passion. D'ordinaire, les Sauvages qui sont atteints de cette abominable crise, essaient de résister à cet entraînement et gémissent de leur sort. On en a vu demander la mort ou conseiller de les fuir, afin de mettre leurs proches, à l'abri de leur fureur.

On sait que chez les peuples civilisés, les cas de cannibalisme ne se rencontrent, en général, qu'à la suite d'un jeûne prolongé. Le délire de la fièvre et ce désir inné de conserver une existence qui s'éteint, poussent parfois des hommes à manger leurs frères. Ceci s'est vu à la suite de naufrages maritimes. Leur cerveau hanté par des hallucinations alléchantes, leur présente la chair humaine, comme un mets appétissant, tandis que la faim dévorante qui les poursuit dépouille cette chair de toute horreur et les entraîne définitivement au cannibalisme.

Les jeûnes fréquents des Sauvages, produiraient-ils, à la longue, de semblables effets ou du moins des dispositions au cannibalisme ? Cette lutte quotidienne contre les privations serait-elle la cause de leur tendance à devenir Widengo ou faudrait-il la chercher dans ces instincts féroces que leurs guerres cruelles engendrent et développent dans leurs cœurs ? En d'autres termes, est-ce que les cas de Widengo sont en général le résultat de souffrances physiques ou d'un état d'âme produit par la barbarie, ou encore est-ce purement une maladie accidentelle, dont les causes sont tellement multiples, qu'elles nous échappent. Je me permettrai de dire immédiatement qu'à mon sens, le Widengoïsme est un genre de maladie, que mille circonstances ont pu produire. Cependant, il ne saurait y avoir de doute sur le fait que le spectacle de chevelures sanglantes ou de membres palpitants, déposait autrefois, dans le cœur des jeunes

sauvages des instincts de férocité qui les préparaient au cannibalisme. On a prétendu que ces dispositions, combattues par le christianisme et la civilisation, se réveillent parfois, à nouveau, dans les générations subséquentes. C'est, sous une autre forme, la théorie de l'atavisme. Il est vrai malheureusement, que les enfants reçoivent quelquefois de leurs parents, l'héritage de grandes dispositions pour le mal, mais il ne faut pas exagérer cette cause des tendances vicieuses des enfants.

La mauvaise éducation, la familiarité avec le crime, la descente dès le bas âge, sur la pente glissante du vice, émoussent bien davantage le sens de la justice et l'horreur du crime et détendent beaucoup plus, les forces vives de la volonté que les causes d'hérédité. Si ces instincts criminels étaient étouffés dans l'adolescence, on en retrouverait en général peu de traces dans l'âge mur.

Quoi qu'il en soit de ces causes plus ou moins éloignées de cette terrible maladie, il est certain que les Widengo, sont des furieux qui ont perdu le contrôle de leur volonté. Ils éprouvent, disent-ils, une froideur glaciale dans l'estomac et cherchent à se soulager en buvant de l'huile chaude et de l'eau bouillante, sans en ressentir le moindre inconvénient.

Ce qui, cependant, apaise davantage leur souffrance, c'est la chair humaine. Aussi, à la vue d'un être humain, ils se sentent pris de la rage de Tantale. La présence d'un enfant fait sur eux l'effet d'un morceau de viande fraîche, sur un chien affamé. Monseigneur Demers, missionnaire à la Colombie Anglaise, racontait que durant ses longues courses apostoliques, voyageant un jour, en canot, avec un Indien Widengo, il avait tremblé, plus d'une fois, pour sa vie. "Souvent, disait-il, dans le cours de la journée, il me palpait les mollets, avec un sourire diabolique et semblait me dire : voilà de la bonne viande à manger."

Il ne faut pas s'étonner, après cela, si la présence d'un Widengo, semait la terreur, parmi les Sauvages. On le fuyait avec plus d'épouvante qu'un lépreux. On s'imaginait que son regard jetait des maléfices, qui engendraient des maladies mortelles.

On cite des actes de barbarie incroyables, exécutés par ces pauvres malheureux. Il y a quelques années, un sauvage du Nord, partit un jour, avec l'aîné de ses enfants âgé de 14 ans, pour faire un tour de chasse. Il revint seul à sa chaumière et dit à sa femme que l'enfant avait été dévoré par un ours. Quelques semaines après,

deux autres enfants, que le père avait amenés à la chasse, disparaissaient. La mère frappée des allures étranges de son mari, et des explications contradictoires qu'il donnait au sujet de la mort de leurs enfants le soupçonna d'être l'auteur de leur mort. Epouvantée du sort qui l'attendait, elle prit la fuite.

Elle revint au bout de quelque temps accompagnée de deux de ses frères. En entrant dans la maison, ils surprirent ce malheureux à dévorer la jambe du septième et dernier de ses enfants. Il continua cet horrible festin, sans s'émouvoir, et lorsque ses beaux-frères l'eurent solidement garotté, il dit en sanglotant : " Pourquoi, ne l'avez-vous pas fait plus tôt ? Mes enfants vivraient encore. Du moins, ainsi lié, je ne pourrai pas manger ma femme." La plupart des Widengo ont des moments de calme qui leur permettent de constater l'horreur de leur position. Ils tombent alors, dans un accablement tel, qu'ils appellent la mort comme une libératrice.

Une femme atteinte de cette maladie disait un jour à sa fille : " Il faut que tu m'ôtes la vie. Si, dans trois jours, tu ne m'as pas tuée, je dévorerai tes enfants.

"Tiens ! prends cette hache et coupe moi le cou."

Elle mit elle-même, la hache dans la main de sa fille, s'étendit le cou sur un billot et reçut sans remuer, le coup fatal.

En 1887, une pauvre Sauvagesse, donna, un jour, des signes évidents de Widengoïsme. Elle disait à son mari en lui palpant les bras : " Ta chair me semble de la chair d'original." Les Sauvages du camp se réunirent et décidèrent, que—suivant les usages traditionnels, il fallait, pour sauver la vie des autres, mettre à mort cette cannibale.

Le mari fut chargé d'exécuter la sentence.

Ces Sauvages étaient chrétiens. Le mari, avant de se résigner à cette cruelle besogne, voulut procurer à sa femme, les consolations de la religion,

Il partit avec elle et quelques parents, qui devaient lui prêter main forte, en cas de crise, à la recherche d'un missionnaire. Parvenus à la mission voisine, la femme se confessa, puis sans rien dévoiler au missionnaire, du sort qui l'attendait, elle reprit la route de son village. A mi-chemin, le mari, en présence de ses compagnons, de voyage, tua sa femme à coups de hache.

Autrefois, les Sauvages n'avaient point d'autre moyen de protéger leur vie, qu'en sacrifiant les Widengo.

Ils ne se livraient à ces tristes exécutions que comme moyen de légitime défense.

De nos jours, semblables procédés ne seraient plus tolérables. Ces Widengo ont leur place dans les asiles d'aliénés, où ils peuvent recevoir les soins de spécialistes avec espoir de guérison.

Les "Forts en Médecine" prétendaient autrefois, à l'aide de leurs philtres magiques, guérir les Widengo, comme tous les autres malades. Bien entendu, ces charlatans ne faisaient le plus souvent qu'aggraver l'état de leurs patients. En consultant les archives d'Assiniboia, on y retrouve le règlement suivant, qui s'appliquait au traitement du Widengoïsme comme aux autres maladies. " Il est " pénible de constater que la coutume païenne et blasphématoire " qui consiste à conjurer les esprits, auprès des malades, continue à " se pratiquer, de temps à autre, dans la colonie. Les colons sont " avertis qu'à l'avenir, quiconque permettra, qu'on fasse semblables " cérémonies diaboliques, sera banni et les prétendus sorciers subissent " ront leur procès et seront susceptibles de la peine capitale."

Les registres de la Cour Générale, indiquent que jamais aucun sorcier ne fut poursuivi pour avoir exercé son métier.

UNE PAIRE DE DEUX.

Il y a longtemps de cela. Un Américain du Connecticut, du nom d'Enos Stutsman, vint se fixer dans la vallée de la Rivière Rouge, à quelques arpents de la frontière canadienne. Il prit comme homestead, le terrain, sur lequel se trouvent la ville de Pembina et ses environs. Difforme, infirme, se traînant sur deux béquilles, Stutsman était, malgré ces défauts physiques, un rusé gaillard, qui avait su capter la confiance de tous ceux avec lesquels il était venu en contact. Bref, il fut élu pour la chambre Haute et choisi comme Orateur. Il se fit remarquer à la chambre surtout, par ses prouesses comme joueur de carte.

Il acquit la réputation de mener une partie de *poker* plus serrée que le plus habile joueur du Dakota : et ce n'était pas peu dire. Il n'avait qu'un concurrent Judd Lamour, qui était aussi son ami.

Lamour avait le contrat du transport des malles entre la grande Fourche et Pembina. C'était une excellente aubaine, qui lui donnait du relief. Il devint lui aussi Député.

Les chambres siégeaient à Yankton. En 1862, ces deux personnes jouèrent une fameuse partie de *poker*, qui dura 17 heures et ruina Stutsman pour toujours.

Tous les habitants de Yankton s'attroupèrent à l'hôtel, pour assister à cette superbe joute, comme on se réunit en Angleterre pour voir une bataille de coqs. La législature était en session. Stutsman refusa d'aller présider la Chambre Haute, avant d'avoir terminé sa partie de *poker*. Les Députés ajournèrent et s'empresèrent de se rendre à la salle où se mesuraient les deux plus fins joueurs de *poker* du Dakota. Stutsman commença par être favorisé de la fortune. Durant la soirée, Lamour eut son tour et prit sa revanche. Stutsman finit par s'emporter et augmenta l'enjeu. Les cartes lui donnèrent invariablement tort. A 3 heures du matin, il avait perdu \$3,800. Tout à coup, se levant de son siège, il dit : "Judd, si tu peux ajouter \$3,800 à celles que tu viens de me gagner, je mettrai de mon côté tout le terrain que je possède à "Pembina." Lamour se leva à son tour et lui tendit la main comme signe qu'il tenait le pari. E. A. Williams, Orateur de la chambre d'Assemblée, donna les cartes, au milieu du plus profond silence.

Lamour l'emporta de nouveau par une paire de deux. Stutsman tint parole. Il céda par un titre, exécuté en bonne forme, les 320 acres qu'il possédait et dans lesquelles se trouvait comprise la ville de Pembina.

Grâce à cette paire de deux, Lamour devint et demeura ensuite très riche. Il possède encore une grande partie de Pembina. Le terrain qui lui reste est évalué à plus de cent mille piastres. Stutsman eut le sort de presque tous les pionniers de l'ouest. Il mourut pauvre et fut enterré à Pembina. Il ne laissait après lui, que son nom, que porte l'un des comtés du Dakota.

St-Boniface, 30 novembre 1895.

L. A. Rushmore





LA CIGOGNE de tout temps a été considérée comme l'amie de l'homme. En réalité elle ne s'est fait connaître à lui que par des services qu'elle lui rend ; aussi s'est-on plu à regarder le naturel doux et patient de cet oiseau comme le résumé de toutes les vertus : fidélité conjugale, tendresse maternelle, piété filiale, sagesse, en un mot toutes les bonnes qualités lui sont attribuées. Partout où elle choisit sa demeure, elle est protégée et même vénérée.

Sur les bords du Rhin et des lacs de la Suisse germanique, que la cigogne aime de prédilection, on raconte bien souvent aux enfants la gracieuse légende qu'un artiste de notre jeune Amérique a finement rendue avec ses pinceaux.

*
* *

Bien longtemps avant que les ténèbres de la nuit n'aient fait place à l'éclat du jour, lorsque le levant est à peine nuancé de gris et que les songes planent encore sur la terre ; lorsque l'ombre est intense sous les arbres qui croissent sur la rive du lac et que la brise du matin dort encore

dans les bois silencieux, on entend un léger bouillonnement dans l'onde et l'on croit apercevoir des formes blanchâtres se mouvoir au milieu des nénuphars qui bordent le rivage. Elles marchent avec précaution et semblent chercher quelque chose.

C'est la cigogne et son fidèle compagnon qui cherchent



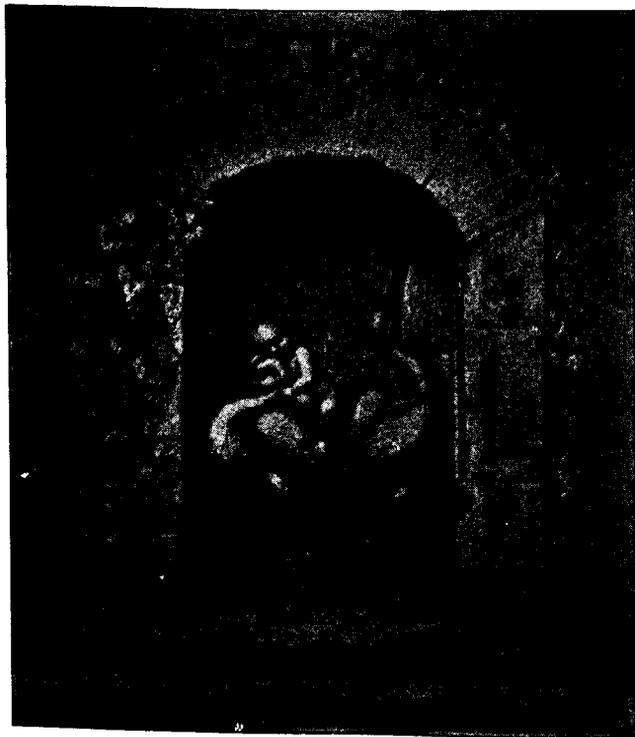
LE LAC

d'après T. E. ROSENTHAL.

les petits enfants qu'ils savent devoir être parmi les lis. Petit enfants tout récemment sortis des mains de Dieu, ayant des yeux joyeux et frais comme l'aurore, purs et bleus encore des souvenirs du ciel ; ayant de petits pieds délicats et roses, qui n'ont pas encore touché le sol dur où

nos pas heurtent à tant de choses,—des mains frêles, aux doigts transparents, trop faibles encore pour prendre, mais qu'ils savent tendre et joindre pour prier.

Grâce aux premières lueurs du jour les cigognes ont trouvé ce qu'elles cherchent. Fidèles à leur mission, elles



L'ARRIVÉE

d'après T. E. ROSENTHAL.

le déposent sur un lit de duvet entre leurs ailes et doucement, avec précaution prennent leur essor vers la demeure où l'on attend les messagers désirés.

Elles sonnent à la porte et avec un bruit d'ailes avertissent la bonne qui se hâte de venir recevoir, pour en prendre soin, ce petit être qui ne saurait se suffire à lui-

même. Puis les oiseaux s'envolent vers le ciel et montent jusqu'à ce qu'ils aient disparu aux yeux qui les suivent avec reconnaissance.



LA RÉCEPTION

d'après T. E. ROSENTHAL.

Le soleil brille d'un éclat inaccoutumé et réchauffe amoureuxment la terre ; les feuilles dans les arbres s'agitent en un joyeux murmure ; toute la nature semble en fête : car ce matin un enfant nouveau est né.

Alphonse Leclaire.

L'ESPRIT D'AUTREFOIS

LE "comité de la pipe" du Parlement de la province unie du Haut et du Bas-Canada, comptait, en 1851, parmi ses membres les plus assidus, deux jeunes députés dont l'un, M. Joseph-Charles Taché, médecin, fumait beaucoup, et l'autre, M. Pierre-Joseph-Olivier Chauveau, avocat, ne fumait pas du tout. (1)

Le Parlement siégeait à Toronto, et les Haut-Canadiens étaient émerveillés de la verve des deux jeunes députés des comtés de Rimouski et de Québec, qui apportaient dans leurs discussions tant de gaieté et d'intelligence, et dont les talents variés faisaient déjà présager un brillant avenir.

M. Chauveau, séduit par l'attrait des réunions du "comité de la pipe," affrontait vaillamment les âcres senteurs de la fumée de tabac ; mais il avait soin de désinfecter ses vêtements en plaçant dans chacune de ses poches d'habit un mouchoir saturé de *patchouli*, le parfum alors à la mode.

M. Taché racontait volontiers ses aventures sur mer et sur terre, par la pluie et par la neige, en compagnie de chasseurs qu'il égalait en endurance et dont il avait partagé les misères et les enthousiasmes.

Un soir surtout, M. Taché mit tant de couleur et de verve dans ses récits pleins d'âpreté et de sauvage grandeur, qu'il remporta un très vif succès. Les députés battaient des mains et frissonnaient.... de plaisir, heureux de se sentir si bien à l'abri dans ce Parlement garanti contre les tempêtes par la constitution et la tôle galvanisée. M. Chauveau parlait peu ce soir-là, mais il souriait de l'air d'un homme qui médite quelque chose.

Le lendemain, le jeune député de Rimouski reçut, sous une double enveloppe, une pièce de vers, signée *Josephite*, écrite en belle écriture ronde. Voici cette pièce :

(1) M. Taché naquit à Kamouraska le 24 décembre 1820, et mourut à Ottawa le 16 avril 1894. M. Chauveau naquit à Québec le 30 mai 1820, et mourut dans sa ville natale le 4 avril 1890. Tous deux furent élèves au petit-séminaire de Québec et docteurs ès lettres de l'Université-Laval.

RIMOUSKI

(Imité de la chanson de *Mignon*).—A. J.-C. TACHÉ, écuyer, M. P. P.

" Connais-tu cette terre ? " (GOETHE)

Connais-tu cette terre où se fond le marsouin,
Où l'on entend gémir le huard, le pingouin,
Où juillet est brumeux, où, dans la canicule,
On grelotte en plein jour ainsi qu'au crépuscule ?

La connais-tu la terre où l'avoine périt,
Où la pauvre patate avec peine fleurit,
Où le vent du Nord-Est douze mois dans l'année,
D'harmonieux accords remplit la cheminée ?

C'est là que je veux vivre avec mon bien-aimé !
C'est là que nous irons, ô toi que j'ai charmé !
Nous y serons heureux comme les hirondelles ;
Tous deux nous porterons sur nos cœurs..... des flanelles.

Nous irons sur la grève aspirer le varech ;
Le soir nous mangerons un peu de hareng sec.
Si le catarrhe en maître attaque nos poitrines,
Si nos jours sont comptés par les Parques chagrines,

Ensemble nous mourrons ! Au fond de l'Anse-au-Coq
Nous serons inhumés avec ou sans cortège ;
Pour toute inscription, sur le funèbre roc,
L'hiver apportera quatorze pieds de neige.

JOSEPHTE.

Toronto, 4 août 1851.

La réponse ne se fit pas attendre. M. Chauveau était rendu à son siège de député, dans l'après-midi du 5 août, lorsque son collègue M. Taché se présenta à lui et lui remit une lettre ouverte en lui disant :

—Voici la réponse à votre épître en vers.

—Mon épître en vers ? Mais je ne vous ai pas écrit.

—Oh ! ne niez pas.....je vous ai facilement reconnu.

—Et à quoi m'avez-vous reconnu ?

—A l'odeur : votre papier sentait le *patchouli*.....

—"Cré Sauvage" ! (textuel) répliqua M. Chauveau : moi qui croyais vous avoir déposé !

Voici cette réponse de M. Taché ainsi que la réplique de M. Chauveau :

RÉPONSE

Je connais cette terre, et je l'aime si bien
 Que sur mon cœur, hélas ! tes vers ne feront rien.
 Les brumes effrayant ta frileuse personne,
 A son mâle habitant n'offrent rien qui l'étonne.

La tempête mugit ! Sur sa barque rapide
 Il s'élançe, et, docile à la main qui le guide,
 L'esquif ouvre les flots.....Oh ! la mer en fureur
 A des beautés, crois-moi, défiant le rimeur.

Monté sur son canot, quand la vague repose
 Au sein d'un calme plat, gaiement il se dispose
 A chasser le huard aux brillantes couleurs,
 La gentille pétrelle et les canards plongeurs.

Tu te plains de l'hiver, pauvre enfant des salons,
 Tu te plains de la neige et des froids aquilons,
 Tu te plains du roc nud où la lame se brise :
 Sybarite élégant, va chauffer ta chemise !

Ne crains pas le catarrhe à nos fortes poitrine- !
 Dans nos fertiles champs il n'est pas de famines ;
 Josephite peu s'enquiert où l'on doit l'enterrer,
 Certaine que toujours il faudra bien l'aimer.

J. C. T.

Toronto, 5 août 1851.

RÉPLIQUE

Toronto, 5 août 1851.

J'ai longtemps médité ta poétique épître :
 Elle est encore ouverte au coin de mon pupitre.
 Je me plains de l'hiver, me dis-tu ? Mais non pas,
 C'est l'été qui m'étonne en tes heureux climats !

Les brumes de juillet, non celles de novembre,
 Les frimas du mois d'août et non ceux de décembre
 Ont inspiré ma muse. Au reste, que chacun
 Chérisse son pays, c'est juste et c'est commun.

Au tendre rossignol, préfère le pingouin ;
 Va chasser le huard, assommer le marsouin ;
 Nourris-toi de gruau, bois de l'hui'e à plein verre,
 Sois heureux à ton goût sur cette aimable terre.

P. J. O. C.

Quatre ans plus tard, M. Chauveau prononçait son grand discours de Sainte-Foye, et M. Charles Taché, chargé d'une mission officielle, partait pour la France, d'où il revenait, l'année suivante, décoré de la Légion d'Honneur par Napoléon III. Les prévisions des membres du "comité de la pipe" commençaient à se réaliser.

On connaît la carrière publique de M. Chauveau et l'on sait quel lustre il a jeté sur l'éloquence et les lettres canadiennes. Ses ouvrages les plus connus sont *Charles Guérin*, roman de mœurs canadiennes, une grande étude sur l'instruction publique en Canada, et une autre sur la vie et les œuvres de l'historien Garneau. Ses meilleurs discours furent prononcés, l'un, sur le champ de bataille de Sainte-Foye (18 juillet 1855), un autre sur la tombe de Garneau (15 septembre 1867), et un troisième au berceau historique du Canada, sur les bords de la rivière Saint-Charles, lors de l'inauguration du monument élevé à la mémoire de Jacques Cartier, (24 juin 1889).

Sous le titre : *Des provinces de l'Amérique du Nord et d'une Union fédérale*, M. Taché publia dans le *Courrier du Canada*, en 1857, une série d'articles qu'il réunit plus tard en volume et qui servirent de canevas au grand œuvre de la confédération canadienne, élaboré par sir George-Etienne Cartier, sir John-A. Macdonald, sir Etienne-Paschal Taché, sir Hector Langevin, sir N.-F. Belleau, l'honorable J.-C. Chapais, l'honorable George Brown, sir Charles Tupper, sir Leonard Tilley, sir A.-T. Galt et quelques autres, et inauguré le 1er juillet 1867.

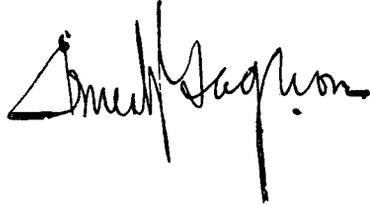
Ce fut M. Chauveau qui assuma la tâche difficile d'organiser le gouvernement provincial de Québec dans la confédération. Il avait alors quarante-sept ans.

Après avoir marqué de sa forte empreinte le journalisme catholique du Canada, M. Taché se rendit à Ottawa, où il sut enrichir les archives du ministère de l'Agriculture et de la Statistique d'une foule de mémoires sur les inventions nouvelles, la santé publique, la propriété littéraire, etc., etc. Entre temps, il réunissait les matériaux d'une histoire du pays des Hurons, et commençait à rédiger un grand ouvrage sur la lèpre. M. Taché, qui excellait dans la polémique, a cependant laissé quelques ouvrages de pure littérature, comme *Les Sablons*.—*Trois légendes de mon pays*, etc. Son dernier manuscrit est intitulé : *Récits de pêche et de chasse*.

MM. Taché et Chauveau écrivirent en collaboration, vers l'année 1854, une brochure humoristique signée *Gaspard Le Mage*, qui a

eu un immense retentissement et dont le succès dure encore: *La Pléiade Rouge*.

Je tenais à rappeler ce qui précède, afin que nul n'en ignore parmi les plus jeunes lecteurs de la REVUE CANADIENNE, et je proclame ici, au son de l'olifant, que la gloire, — cette fumée que l'on ne cherche pas à combattre avec du patchouli, — n'a nullement fait défaut aux deux agréables rimeurs d'il y a quarante ans.



VOIX D'OUTRE-TOMBE

C'ÉTAIT à Pétersbourg, par une de ces glaciales soirées d'hiver, pendant lesquelles on se trouve si bien dans une chambre confortablement meublée, et chauffée à la russe : c'est-à-dire à vingt degrés Réaumur au-dessus de zéro tandis qu'il en fait, dehors, de trente à quarante au-dessous.

Nous étions en famille, quelques amis intimes seulement étaient venus se joindre à nous pour passer une bonne soirée tranquille à causer, tout en prenant le thé et en lisant les dernières nouvelles apportées par les journaux du soir.

Deux grandes lampes couvertes d'abat-jour roses nous éclairaient, projetant ainsi dans la chambre une teinte aussi douce que sympathique.

La conversation allait de ci de là : on effleurait un peu tous les sujets.—Art, littérature, politique, chaque chose y passait à tour de rôle.—On arriva même à parler religion.

On déplorait le manque de foi qui se propageait de plus en plus dans le monde et on se demandait avec anxiété où les choses en arriveraient si Dieu ne faisait pas un miracle pour ramener les croyances au point où la morale religieuse devait désirer les voir revenir.

“ Oh ! les miracles ! ” s'écria une personne présente, “ il n'y en a plus de nos jours ! ”

“ Ah ! vous croyez ça, ” riposta un vieux monsieur à la moustache grisonnante.—“ Mais certes que je le crois ; Dieu lui-même n'a-t-il pas déclaré qu'il n'y aurait plus de miracles tant qu'il ne reparaitrait pas dans ce monde ? ”

“ Eh bien ! moi, fit une dame âgée, vêtue d'une robe de soie marron, moi, ici présente, je suis à même de vous raconter un fait qui s'est passé dans ma propre famille, et dont mon père a été le principal acteur. ”

Toutes les personnes qui formaient la petite société, et moi en tête, nous nous approchâmes de la vieille dame en la priant de vouloir bien nous faire le récit de cette histoire, au seul souvenir de laquelle elle avait paru profondément émue.

“ Je veux bien, nous répondit-elle, vous raconter l'histoire de mon père, mais il faut me promettre de ne pas m'interrompre durant tout mon récit.”

On lui promit ce qu'elle exigeait et elle commença ainsi :

Mon père était veuf depuis plusieurs années. Il avait adoré ma mère au point que la douleur qu'il avait ressentie à sa mort avait éveillé dans son âme un esprit de révolte contre la Providence.

Au lieu de chercher du courage dans la croyance, si consolante, d'une vie future et dans celle du devoir au delà de ce monde, mon malheureux père se prit à douter de tout ce que nous enseigne la foi.

Une soif de vengeance s'empara de lui.

Il crut pouvoir lutter contre Dieu même !

Me confiant à une de mes tantes, sœur de ma mère, il me laissa à Pétersbourg tandis que lui-même alla s'installer, tout seul, dans une maison de campagne qu'il possédait à Kiew.

Une fois là, il ne voulut voir que quelques personnes, et cela encore fort rarement.

Il passait ses journées et une grande partie de ses nuits enfermé à double tour dans son cabinet de travail, écrivant des livres anti-religieux dans lesquels il combattait avec une grande énergie et un rare talent la croyance en une vie future ; dans lesquels il niait absolument l'éternité de l'âme.

Il n'y avait à ses yeux que le corps... et, le corps mort, tout était fini.

Depuis plusieurs années mon père, rongé par le chagrin, travaillait incessamment à son œuvre impie, espérant y trouver un peu de soulagement à sa peine.

Il était arrivé à produire une série d'ouvrages aussi dangereux que nuisibles qu'il se proposait de porter à Pétersbourg, dès qu'ils seraient achevés, pour les y faire publier, ou bien encore à Paris, si la censure en interdisait la publication en Russie.

Une après-midi qu'il était, comme à l'ordinaire, assis devant son bureau placé auprès d'une fenêtre qui donnait sur une des rues les plus désertes de Kiew, mon père entendit un bruit extraordinaire, comme celui d'une voiture qui verse : peu après des exclamations, des cris, des jurons.

Il se leva et alla à la fenêtre afin de voir ce qui s'était passé.

Il aperçut alors un pauvre corbillard qui avait effectivement versé devant sa maison.

La secousse avait fait tomber le cercueil qui avait roulé jusqu'au milieu de la rue ; il s'était brisé et le cadavre d'un malheureux, couvert de haillons, était tombé dans la boue.

Le cocher du funèbre équipage, les bras levés vers le ciel, paraissait implorer son secours.

Mais là, dans cette rue si retirée, il n'y avait personne pour venir à son aide.

On était au commencement du printemps, au plus fort du dégel, qui est si horrible en Russie. Il y avait une boue épouvantable.

Qu'allait devenir ce pauvre croque-mort là, tout seul, le corbillard renversé, le cheval barbotant dans la vase, le cadavre gisant dans la fange, livide et inerte ?

Mon père avait un cœur excellent dans le fond : l'immense douleur qu'il avait éprouvée à la mort de ma mère avait seule pu troubler son jugement, mais sans porter atteinte à sa bonté naturelle.

Aussitôt qu'il vit la scène lugubre qui se passait sous ses yeux, il sonna ses domestiques et, à leur tête, il se précipita dans la rue pour porter secours au malheureux défunt.

Il aida à le remettre dans son cercueil, il fit reclouer celui-ci en sa présence, il le fit replacer sur le char funèbre et ne retourna à ses occupations que lorsque tout fut remis en ordre.

Cette scène lugubre l'avait naturellement beaucoup frappé.

Aussi éprouva-t-il le besoin de sortir ce soir là pour prendre l'air afin de se remettre un peu de l'ébranlement qu'avait éprouvé son système nerveux.

Il commença par faire une grande promenade dans la ville. — Ensuite, il alla finir sa soirée chez un de ses plus anciens amis, où il resta fort tard dans la soirée.

Après cela, pensant qu'il serait plus tranquille, il rentra chez lui ; et, comme il avait l'habitude de le faire, il s'enferma à clef dans son cabinet de travail et se remit à l'ouvrage.

Cependant il n'avait pas la tête reposée. Ses idées ne couraient pas avec la même facilité que les autres jours, et son esprit était comme paralysé.

Il avait le cœur serré et les pensées si lentes qu'il posa sa plume sur son encrier et se prit à réfléchir.

Le tableau macabre, qui s'était déroulé sous ses yeux dans la journée, se représentait sans cesse devant sa mémoire.

Ce pauvre homme mort dans la misère et abandonné de tous lui faisait pitié ; son souvenir l'attristait singulièrement.

“ Pas un ami, pas un être assez charitable, pas même un chien pour le suivre jusqu'à sa dernière demeure ! ” se disait mon père.

Il ressentit une si profonde compassion pour ce misérable, qu'il se promit d'aller, dès le lendemain, visiter sa tombe et d'y faire ériger, en souvenir de ce malheureux, une simple croix avec son nom, que le gardien du cimetière lui indiquerait certainement.

La pensée de la mort réveilla naturellement en lui, plus poignant que jamais, le souvenir de sa femme adorée qu'il pleurerait si amèrement, et que ni le temps, ni le travail acharné auquel il se livrait n'avaient pu diminuer.

A cette pensée si péniblement déchirante : “ je ne la reverrai plus ! ” un désespoir fou s'emparait de mon pauvre père. Hélas ! n'avait-il pas repoussé loin de lui la foi en la résurrection ?

Aussi sa souffrance était-elle si aiguë, que sa révolte contre l'autorité divine prenait de jour en jour des proportions plus effrayantes.

Le lendemain pourtant, revenant à l'idée qu'il avait conçue pendant la nuit, il dirigea ses pas vers le cimetière.

Il n'eut pas de peine à faire comprendre au gardien quel était le mort de la veille dont il voulait visiter la sépulture.

On l'y conduisit immédiatement.

Il resta seul, devant cette terre fraîchement remuée, plongé dans des pensées toutes plus amères les unes que les autres, toutes d'une effrayante désolation.

En s'en allant, il commanda une croix en marbre noir, avec ordre d'y graver en lettres d'or le nom du défunt.

Quand la croix fut achevée, il ordonna qu'on la plaçât sur le tombeau de celui auquel elle était destinée, et finalement il s'y rendit lui-même pour s'assurer que ses ordres avaient été bien exécutés.

Cependant le souvenir de ce mort, en haillons, poursuivait continuellement mon père qui ne cessait de travailler à l'échafaudage de ses œuvres impies avec plus d'acharnement que jamais.

Il était sur le point de terminer son dernier volume lorsque, un soir, l'avant-veille de son départ pour Pétersbourg il entra dans son cabinet de travail, fermant sa porte à clef d'abord et au verrou ensuite.

Une fois seul, il s'assit, toujours triste et inconsolable, dans le grand fauteuil qui était devant son bureau.

Il en ouvrit le tiroir qui renfermait les feuilles du manuscrit qu'il voulait revoir une dernière fois.

Il leva le couvercle de son encrier, y trempa sa plume et se mit à l'ouvrage.

A peine était-il bien entré dans son sujet et s'y était-il entièrement plongé, qu'il entendit comme un frôlement dans sa chambre.

Il n'y fit d'abord aucune attention, pensant que c'était quelque meuble qui avait craqué ou quelque souris qui courait sur le tapis ; mais son attention fut derechef mise en éveil par les sons d'un pas humain qui s'approchait lentement de lui.

“ J'ai pourtant bien fermé ma porte comme d'habitude,” se dit-il ; et il allait se retourner pour voir qui c'était, lorsqu'il sentit une main se poser doucement sur son épaule droite.

Saisi d'effroi, malgré lui, il releva la tête et ne put s'empêcher de faire un bond dans son fauteuil, en reconnaissant à ses côtés, pâle et presque transparent, le même pauvre misérable dont il avait aidé ses gens à ramasser le cadavre et pour lequel il avait fait faire la croix en marbre noir.

“ Ne crains rien ! ” lui dit le mort d'une voix très douce. “ Au contraire, réjouis-toi ! Je t'apporte la consolation.” Ce sera ta récompense pour n'avoir pas dédaigné de venir à mon secours et pour avoir ramassé mon cadavre. Tu as conçu finalement la pensée très chrétienne d'orner ma pauvre tombe délaissée d'une croix ! D'une *croix*, symbole de la vraie foi ! . . . Ecoute-moi à présent . . . tu sais que personne ne peut pénétrer chez toi, tu sais que ta porte est fermée à clef et soigneusement verrouillée par toi-même,—mais les âmes ! ces souffles de l'haleine du Seigneur, passent partout, elles. Tu vois bien que l'âme n'est pas un mythe ! Un chagrin immense, au-dessus de tes forces, a pu seul troubler ta raison au point de te faire douter de la vérité. Pauvre insensé ! tu ne croyais plus à rien.—Dieu m'a permis de me montrer à toi aujourd'hui pour te convaincre de l'existence de l'âme, pour te dire : “ *Crois !* Renonce à tes doctrines folles ! Brûle tes écrits absurdes ! Et vis heureux dans l'espoir de retrouver là haut celle que tu pleures si amèrement.”

Mon père, stupéfait, eût été incapable de proférer un mot ; une sueur glaciale baignait tout son corps.

Quelle scène muette entre ce mort, pour un instant ressuscité, et cet homme ébranlé soudain dans ses convictions les plus intimes !

..... Le fantôme sourit doucement et, en montrant à mon père le mur qui était en face de lui, il lui dit : "regarde : " Mon père aperçut alors, pendant l'espace d'un instant, l'ombre de ma mère... Elle s'arrêta, le regarda avec tendresse, et lui indiquant ensuite le Ciel du doigt, elle murmura tout bas : *Au revoir !*" Puis elle passa devant lui avec la rapidité de l'éclair.

"A présent, dit l'ombre, je te dis encore une fois merci... Crois en Dieu ! Crois en la vie future, brûle tes écrits sceptiques et espère l'heure du revoir !"

En achevant ces mots l'apparition s'évanouit.

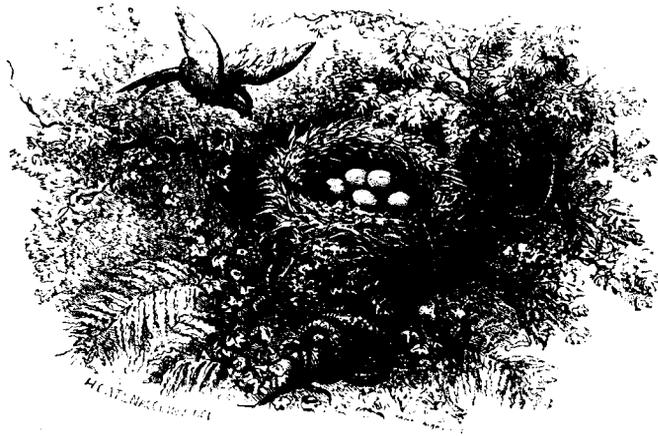
Mon père tomba à genoux, il remercia Dieu du miracle qu'il avait permis pour le ramener à la foi.

Et cette même nuit il fit un *Auto-da-fé* de ses écrits irréligieux.

A partir de ce moment, il ne pensa plus qu'au bonheur de mourir pour aller rejoindre sa mère dans le monde des anges."

En achevant son récit, la vieille dame pleurait d'émotion : et nous tous, qui l'avions écoutée, nous étions si vivement impressionnés que nous nous séparâmes sans dire mot.

COMTESSE JULIE APRAXIN.



LES SCIENCES, LES ARTS et LES HOMMES

VOILA cent ans que le conservatoire de musique de Paris a été rétabli sous la direction de Sarrette qui le gouverna de 1796 à 1815. Chose digne de remarque, c'est la longévité des directeurs de cette institution : dans l'espace du siècle qui vient de s'écouler, son infatigable promoteur n'eut que trois successeurs qui tous ont tenu le sceptre de la scène lyrique d'une main ferme et vaillante jusqu'aux dernières limites de la vie : Cherubini est demeuré en fonction comme directeur jusqu'à quatre-vingt-deux ans, Auber jusqu'à quatre-vingt-neuf ans et Ambroise Thomas qui le gouverne encore est dans sa quatre-vingt-sixième année. On serait tenté de croire que la musique a une vertu particulière pour prolonger les jours de ceux qui la cultivent et conserver leur puissance créatrice jusqu'à la fin.

L'aimable Auber, dont la verve juvénile oubliait volontiers les années, eut un mot de charmante naïveté au retour des obsèques de Meyerbeer : " Allons, dit-il, d'un ton mélancolique et résigné, c'est maintenant le tour de ce pauvre Rossini ! " . Or, c'était en 1864 et il avait quatre-vingt-deux ans tandis que Rossini n'en avait que soixante-douze. Les événements lui donnèrent tout de même raison, car ce dernier mourut trois ans avant lui et il put suivre le cortège de l'immortel auteur de *Guillaume Tell* et du *Stabat*.

*
* *

Paris est incontestablement la patrie de tous les arts. Ils peuvent naître ailleurs, s'y développer même jusqu'à un certain point, mais c'est là qu'il faut qu'ils viennent s'établir pour atteindre leur plus haute puissance et se faire admirer. C'est ce qu'a fait l'art de la lithographie. Né en 1796, par hasard, des mains d'un obscur écrivassier allemand, Alois Senefelder, qui ne sut pas comprendre toute la portée de son invention et mourut pauvre et sans

gloire, elle passa en France avec le comte Charles-Philibert de Lasteyrie du Saillant, de Brives-la-Gaillarde, qui fonda à Paris le premier établissement sérieux pour cultiver le nouvel art. Depuis, Charlet, Géricault, Delacroix et beaucoup d'autres artistes français ont conquis pour cet art une place éminente. Tout récemment, dans une exposition attachante au palais du Champ-de-Mars, on a pu admirer les chefs-d'œuvre qu'il a produits sous leurs mains habiles. Là s'étaient sous les yeux les pittoresques vignettes de Devéria, les vigoureux perchérons de Géricault, les cavales emportées et les fauves rugissants de Delacroix, à côté des célèbres caricatures de Daumier et des crayons historiques d'Horace Vernet, de Lami, de Charlet, de Raffet surtout, le peintre génial des grognards de la légende napoléonienne, le sublime auteur de la *Revue nocturne*.

La lithographie, procédé plus facile et plus économique, avait tué la gravure au burin, la voilà maintenant qui elle-même cède le pas aux procédés photographiques plus rapides et plus économiques encore, Est-ce un progrès ? . . Il est bien permis d'en douter au point de vue de l'art.

* * *

On vient d'ériger une statue au héros de la " guerre des géants, à Henri de La Rochejaquelein dans la petite ville de Saint-Aubin-de-Bauligné, en Vendée. Cette statue est de Falguière. Elle avait été beaucoup remarquée au salon de 1893 où elle avait été exposée. On admirait son noble caractère et sa poésie grandiose. Sur le piédestal de la statue on a gravé ces mémorables paroles du héros : " Si j'avance, suivez-moi ! Si je recule, tuez-moi ! Si je meurs, vengez-moi ! " Notre aimé Charette était là, il va sans dire. Il a pu entendre ces émouvantes paroles de l'éloquent évêque de Montpellier qui fit le discours de circonstance et en prendre sa part ainsi que celle de ses zouaves : " Dieu se plaît, disait Mgr de Cabrières, à infliger momentanément des défaites afin que, le jour du triomphe arrivé, on reconnaisse qu'il avait en réalité fait croître des lauriers et tressé des couronnes ! . . " Henri est mort vaincu, mais, au fond, vainqueur. Et ne croyez pas que l'enthousiasme m'emporte. Aujourd'hui, les vaincus sont bien les victorieux. Est-ce que Pimodan, La Moricière " n'étaient pas des vaincus ? Ne sont-ils pas maintenant des vain-

“queurs ? . . . Quand je regarde plus haut, vers le Vatican, je vois
 “Pie IX vaincu qui reste victorieux dans la défaite : il y a
 “quelques jours, à l’occasion d’un douloureux anniversaire, Léon
 “XIII attestait encore cette victoire, et s’il fallait choisir entre la
 “la croix de Savoie et l’écusson pontifical, l’hésitation serait-elle
 “permise ? . . . Non, la victoire n’est pas là où l’homme la place, mais
 “où Dieu la met en réalité. Quand, rentrés dans vos demeures,
 “vous réfléchirez sur ces fêtes brillantes, vous vous direz que
 “j’avais raison. Est-ce que nous ne sommes pas devant la croix
 “du divin Supplicié, en présence de la plus grande des défaites qui
 “est aussi la plus grande des victoires ? . . . Honneur donc à ceux
 “qui tombent pour la défense des justes causes. Ils peuvent
 “paraître vaincus, mais ils sont les vrais victorieux, et c’est de leur
 “exemple qu’il faut s’instruire, c’est à leur école qu’il faut
 “apprendre à connaître et à pratiquer le devoir.”

* * *

Les La Rochejaquelein étaient trois frères. Henri et Louis périrent tous deux bien jeunes frappés l’un à Nuaille, l’autre à la Pénissière. Le troisième, Auguste, surnommé le Balafré, à cause d’un terrible coup de sabre reçu à la bataille de Leipzig, devint colonel de la Garde royale et fit très belle figure sous la Restauration. On raconte qu’un emploi de capitaine étant venu à vaquer dans son régiment, il proposa à la nomination du roi un officier distingué qui avait les plus beaux titres militaires, mais le duc de Berry jeta à la traverse un candidat dont le succès lui tenait fort au cœur, bien qu’il fût loin de valoir celui du colonel. Ennuyé du conflit et embarrassé du choix à faire, le roi engagea le duc de Berry à voir La Rochejaquelein et à s’entendre avec lui. Ne doutant pas de la déférence du Balafré, le prince alla le trouver aussitôt et lui demanda de céder la place à son protégé.

—Je suis désolé, Monseigneur, répondit le colonel, de ne pouvoir me rendre au désir de Votre Altesse Royale, et je lui en exprime mes plus profonds regrets ; mais je croirais commettre un déni de justice en écartant un officier du plus haut mérite et qui a tous les droits à la place vacante, pour faire passer avant lui un jeune homme qui n’est désigné que par la recommandation dont vous l’honorez . . .

Le prince était violent ; les résistances l'irritaient. Il s'indigna presque du refus, et il insista avec emportement, mais sans parvenir à fléchir son contradicteur, qui lui opposait inflexiblement les règles et les intérêts militaires.—Alors, ne se contenant plus, et d'une voix hautaine qui voulait être insultante :

—Vous êtes bien fier, monsieur de la Rochejaquelein, dit le prince, parce que vous avez entendu siffler trois balles dans votre vie !

—Oui, Monseigneur, j'ai entendu siffler trois balles : la première a tué mon frère Henri, la seconde a tué mon frère Louis, et la troisième m'a blessé . . .

Si le prince était violent, il avait l'âme généreuse. Le cœur ému, les larmes aux yeux, il se jeta dans les bras de La Rochejaquelein, en lui pressant la main comme pour lui demander pardon . . .

* * *

Parmi les œuvres dramatiques qui viennent chaque année enrichir le répertoire des théâtres de Paris plus souvent, hélas ! au détriment de la vertu et de l'élevation de l'âme où il devrait tendre s'il était ce qu'il doit être, il en est une cet automne qui brille d'un juste éclat et qui retentit comme un clairon de bataille. Nous voulons parler du *Du Guesclin* de M. Paul Déroulède. Voilà une œuvre qui vraiment se déploie dans les hauteurs de l'histoire et de l'art. Le sujet convenait bien à l'homme, le héros breton au poète patriote des *Chants du Soldat*, et sans savoir ce que pourrait être l'œuvre, on était assuré d'avance qu'elle traduirait de nobles pensées en vers de grand souffle. L'attente n'a pas été déçue ; le drame vibre des sentiments les plus mâles, des cris les plus fiers, avec la constante image de la France au-dessus d'une action, peut-être insuffisante, mais d'un mouvement héroïque qui soulage l'âme et la reconforte.

Dans ce quatorzième siècle de déchirement et d'anarchie, par certains côtés si semblable au nôtre, l'auteur n'avait pas besoin de chercher les analogies pour les rencontrer. Elles jaillissaient du sujet presque à chaque pas, avec le désastre de Poitiers, avec l'émeute de Paris sous les yeux de l'étranger, avec le désarroi des provinces, avec l'invasion ennemie s'étendant chaque jour et menaçant la nationalité française même. En changeant seulement quelques

noms, on retrouve le présent avec ses deuils et ses blessures dans ce passé de lutte et de douleurs. C'est l'histoire sombre d'hier écrite dans celle d'autrefois : *mutato nomine, de te fabula narratur*.

Ecoutez le tableau que trace Du Guesclin de la patrie morcelée sous ses yeux :

Le spectre grandissant de l'Anglais orgueilleux ;
Sa main déjà sur nous courbant plus bas nos têtes ;
Son occupation transformée en conquêtes ;
Nos droits, nos mœurs, nos lois méconnus et niés,
Et, sur leur propre sol, nos Bretons prisonniers ?

A la place de l'Anglais, mettez l'Allemand, substituez l'Alsace à la Bretagne, et dites si le tableau n'est pas le même ?

Quant à la situation intérieure, la similitude est plus saisissante encore, et le poète la décrit avec une vérité qui crie :

Qui donc la guérira la pauvre âme française ?
Vous disiez vrai, Mauny, quand vous parliez ainsi :
" L'anarchie est le mal de ce royaume-ci."
Tous veulent commander, nul ne veut se soumettre ;
Et la cause en est moins l'horreur d'avoir un maître
Que l'instinctif besoin d'être celui d'autrui.
" Pourquoi pas moi ? " dit l'un, et l'autre : " Pourquoi lui ? "
Ainsi tombe et se perd l'unité du royaume,
Ainsi l'autorité n'est plus qu'un vain fantôme,
Que chacun à son gré fait taire ou fait parler.
La force d'un Etat est prompt à s'en aller.
Mais entendez de moi cet arrêt véridique,
C'est vous le vrai danger de la chose publique.
Vos exemples, vos mœurs, voilà le vrai fléau ;
L'anarchie est en bas parce qu'elle est en haut.

Qu'y a-t-il de changé ? Et qui ne retrouve exactement les misères d'aujourd'hui dans cette navrante peinture des misères de ce temps-là ?

Mais venons à l'action, qui peut se résumer brièvement.—Elle s'ouvre par un prologue. Nous sommes en 1358, au lendemain de la désastreuse bataille de Poitiers. Le roi Jean est prisonnier à Londres ; la France n'a plus d'armée, plus d'argent, plus aucune ressource ; la capitale est au pouvoir de l'émeute, qui va la vendre aux Anglais, et le dauphin Charles, quasi prisonnier dans l'hôtel Saint-Paul, et voyant ses derniers défenseurs massacrés sous ses yeux, s'échappe de sa retraite, passe furtivement la Seine avec deux serviteurs, et, une fois en sûreté, se proclame Régent du royaume.

Le premier acte nous transporte en Bretagne, au château-fort de Pontorson, où vit Du Guesclin avec sa femme Tiphaine, sa sœur Julienne et ses deux capitaines favoris, le cadet de Gascogne Raoul de Caours et Olivier de Mauny, de la vieille terre armoricaine. Tous deux, d'allure et de caractère différents, sont épris de la belle Julienne ; l'un, le Méridional, beau diseur, brillant, un peu vantard, vaillant soldat d'ailleurs ; l'autre, l'homme du Nord, plus effacé, plus contenu, mais peut-être plus profond. Ainsi qu'il arrive souvent dans les préférences mystérieuses de la femme, c'est vers le premier, vers Caours qu'incline le cœur de Julienne, d'où une rivalité sourde entre les deux chevaliers.

A ce moment, arrive au château de Pontorson, comme ambassadeur du Dauphin, l'argentier de la couronne, qui vient, de la part du Régent, solliciter Du Guesclin d'apporter sa puissante épée au secours de la France agonisante. Caours, qui est secrètement vendu aux Anglais et qui cache sa trahison sous des raisonnements captieux, s'efforce de détourner son chef de la mission dont la grandeur tente visiblement son âme chevaleresque. La Bretagne, lui insinue-t-il, est une terre libre qui n'a rien à craindre d'une France faible et divisée, tandis qu'elle aurait tout à redouter d'une voisine affranchie, forte et unifiée. Du Guesclin rejette ces perfides conseils ; le Régent fait appel à son bras : il répondra loyalement à sa confiance.

...Mon devoir est, dans cette extrémité,
De sauver le royaume avec la royauté.

Et il part avec ses hommes d'armes.

L'acte suivant se passe au donjon de Vincennes, où un grand conseil de guerre délibère sur le plan de campagne à suivre. Du Guesclin est d'avis qu'il faut avant tout reprendre Paris à la Commune,—pardon, je veux dire à Etienne Marcel,—mais tout à coup survient un des meneurs de l'insurrection, Maillard, celui-là même qui a massacré les amis du Dauphin parce qu'il croyait alors qu'Etienne Marcel était vraiment l'ami du peuple et son libérateur, mais il annonce qu'ayant découvert que le prévôt n'était qu'un traître vendu à l'Angleterre et travaillant pour elle, il l'a égorgé, et que l'émeute est tombée avec lui. Dans cette situation nouvelle, Du Guesclin juge qu'il n'y a plus qu'à se retourner vers les Anglais et les Navarrais, et il marche à leur rencontre.

Ce second acte est un peu un hors-d'œuvre, inutile à l'action dont il refroidit la marche, mais il dessine les figures et met dans un jour plus lumineux le caractère du héros. Que ne faut-il pardonner à une poésie chaude, élevée et sonore ?

Au troisième acte, nous sommes au camp de Du Guesclin, près de Cocherel, et à la veille même de la bataille. La rivalité amoureuse de Caours et de Mauny est devenue d'autant plus aiguë, que la belle Julienne a remis son anneau de fiançailles à l'indigne Caours : mais au moment où le misérable croit enfin triompher, Du Guesclin, dont les soupçons le surveillaient et qui a saisi la preuve de sa trahison, le chasse honteusement de son armée, et Mauny, qui l'a provoqué, le tue comme un chien en combat singulier. Puis, on marche à l'ennemi, et une grande victoire sauve la France.

Quant à la pauvre Julienne, elle va cacher le deuil de son cœur dans un couvent.

Le dernier acte, ou plutôt le dernier tableau, n'est qu'une apothéose. Le roi Jean, captif, est mort dans la Tour de Londres ; le vainqueur de Cocherel conduit le Dauphin à Reims pour l'y faire sacrer, comme Jeanne d'Arc y conduira, soixante-cinq ans plus tard, le petit-fils de Charles V. La scène est superbe et grandiose, avec le splendide cortège des seigneurs, des pairs du royaume, des évêques, des chevaliers, et elle s'achève, dans le flamboiement des épées et des étendards, par ce cri triomphal :

Vive le Roi ! Vive la France ! et Vive Dieu !

vers courageux par le temps actuel, puisqu'il affirme noblement et fièrement tout ce qu'on nie : la vieille royauté, la vieille foi et la patrie !

Les décors et l'interprétation sont dignes de l'œuvre. La vue de Paris au moyen âge, la terrasse du château de Pontorson, la cathédrale de Reims, sont des tableaux saisissants et magnifiques ; et Coquelin, qui prétend ressembler physiquement au héros qu'il personifie, en joue le rôle écrasant avec une ampleur et une *maestria* qui lui ont valu la plus enthousiaste des ovations.

Quant au drame lui-même, la critique historique peut assurément trouver à y reprendre ; les détails et les dates n'y sont pas toujours d'une conformité scrupuleuse avec la vérité ; ce n'est pas le livre exact, précis, merveilleux, du regretté Siméon Luce ; mais les deux auteurs se sont placés à des points de vue différents :

Siméon Luce a voulu faire scientifiquement de l'histoire ; Déroulède a cherché, par la poésie, à relever les âmes, à réchauffer dans les cœurs les antiques croyances et l'amour de la patrie. C'est là ce qu'il faut voir dans son œuvre, et c'est, bien au-dessus des petites chicanes d'une érudition secondaire, ce qui en fait la beauté supérieure, la haute et forte moralité.

J'ai rêvé naguère, dans la vieille église de Dinan, devant le cénotaphe de Du Guesclin, portant une inscription que je m'étonne de n'avoir vue relevée nulle part dans les circonstances actuelles, tant elle résume, dans son éloquente simplicité, la vie du grand homme, et tant elle répond, dans son épique brièveté, à l'œuvre dramatique du poète. Elle est, autant que ma mémoire en a gardé le souvenir, ainsi conçue :

ICI GIT
LE CŒUR
DE MESSIRE BERTRAND DU GUESCLIN
EN SON VIVANT
CONNÉTABLE DE FRANCE,
DONT LE CORPS
REPOSE A SAINT-DENIS
PRÈS DE CEUX DE NOS ROIS

N'est-ce pas émouvant et superbe ? Et quelle plus belle épitaphe pourrait ambitionner un homme !

L'auditoire de la Porte-Saint-Martin a été frappé de certaines intuitions, presque de certaines vues prophétiques de Du Guesclin à l'égard de la France future, de celle que son épée s'efforçait de dégager de l'invasion et de l'anarchie d'alors pour lui assurer l'avenir . . . Au moment où le doyen des cardinaux s'apprête à célébrer à Reims, dans une solennité grandiose, le quatorzième centenaire du baptême de Clovis et l'avènement de la France chrétienne, le tableau du sacre de Charles V dans la cathédrale de Saint-Rémy ne serait-il pas aussi une sorte de vue prophétique, et cette éblouissante vision du passé ne serait-elle pas l'aube consolante de demain ? . . .

Ecoutez le poète jugeant Etienne Marcel et son temps :

Alors que ce pays n'a plus ni foi ni loi,
Ce n'est pas un prévôt qu'il lui faut, c'est un Roi !

*
*
*

L'immortel auteur de *la Fille de Roland* et des *Noces d'Attila* vient aussi de doter le Théâtre-Français d'un nouveau drame en vers, intitulé *le Fils de l'Arétin*.

Dans les deux premiers drames M. le vicomte Henri de Bornier avait pour but de flétrir la trahison matérielle, car c'est là qu'il croyait voir alors le péril de la France. Aujourd'hui ce péril il l'aperçoit à l'intérieur, dans la corruption de la pensée, dans la trahison intellectuelle, et, comme il nous a montré la responsabilité en quelque sorte matérielle du père, il nous fait voir sa responsabilité morale, lorsque comme l'Arétin, hélas ! il se fait en quelque sorte le complice de l'œuvre de Satan par ses exemples ou ses écrits.

Cette pensée M. de Bornier nous la déroule avec la noblesse et la grandeur dont il est coutumier.

Le premier acte met en scène Bayard. Dans un langage noble et fier le chevalier sans peur et sans reproche résume en quelque sorte la pièce toute entière dans les paroles qu'il adresse à l'Arétin qui se défend de l'accusation de trahir le peuple lombard :

Mais si : tu le corromps !
 Certes, il faut entourer d'un éternel éloge
 L'écrivain noble et pur qui jamais ne déroge
 Qui, debout sur la brèche, au mal seul s'attaquant,
 Défend la vérité comme un soldat son camp.
 Que pour ces gloires-là le fondeur habitue
 Le bronze des canons à devenir statue,
 Le bronze sera fier ! et ce triomphe est doux,
 Et ce triomphe est bon !—Mais, justice pour tous !
 La mauvaise herbe, il faut qu'on la brûle ou la fauche :
 Maudites soit du ciel les œuvres de débauche !
 Leur influence, hélas ! flattant nos vils penchants,
 Commence sur des rois aveugles ou méchants ;
 Bientôt, après le chef qui l'aime ou le tolère,
 Elle va gangrener la masse populaire.
 Et l'œuvre, détestable à chacun de ses pas,
 Fais d'autant plus de mal qu'elle descend plus bas !

Puis le drame se déroule dans des scènes terribles et belles qui rendent l'œuvre digne de prendre place à côté de l'impérissable *Fille de Roland*.

Parmi les personnages du drame l'auteur met en scène un acteur muet, mais non le moindre : C'est le livre, le livre abominable du père qui a perverti l'enfant et qui rend pour ainsi dire visible et tangible l'idée du poète que faisait déjà pressentir les paroles de Bayard. Ce livre tour à tour manié avec dégoût par les divers personnages de l'action, est à la fin saisi par l'auteur qui crie à son fils :

Ecrase sous tes pieds ce livre dans la fange !....

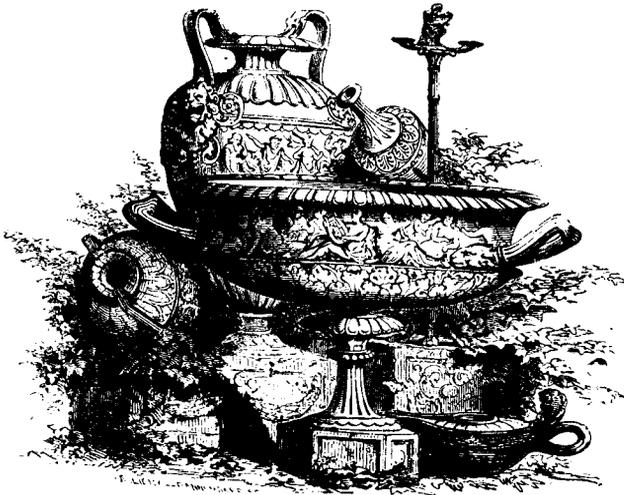
Malgré la hauteur de la conception et le caractère moral de l'œuvre, qui ne pouvait être autre venant de la plume de l'auteur

de la Fille de Roland, *omnia sana sanis* ; c'est une œuvre qui ne saurait convenir à la jeune fille ni même au tout jeune homme ; tant il est vrai que le théâtre ne saurait être une école de morale et de vertu malgré l'étourdissante théorie du triste ministre de l'instruction publique de France M. Combes qui vient de le proclamer la seule école des mœurs (1). Nous serons donc privé du plaisir de la voir sur la scène de nos collèges comme ses prédécesseurs. Mais les pères pourront trouver dans sa lecture une utile et terrible leçon, donnée dans un langage admirable, sur la responsabilité qui leur incombe.

(1) Citons ses paroles prononcées à l'inauguration du buste d'Emile Angiér sur la petite place de l'Odéon, car c'est incroyable : " A notre époque de vie agitée et bruyante, il n'y a de moments possibles pour l'enseignement de la morale que les moments de loisirs ; son heure est donc forcément l'heure du théâtre. Alors seulement nous prêtons une oreille attentive à ses leçons, parce qu'elles s'offrent à nous comme une sorte de récréation et presque de divertissement."

Pauvre mère patrie ! et dire que ce M. Combes est aussi ministre des cultes et qu'il parlait au nom de l'Etat !—N. de la D.

A. Leqlaneur.



LES LOCATAIRES DU PETIT CHATEAU



BERNARDIN LESCOT avait trente ans passés quand il fut nommé professeur d'histoire au collège de la ville de B. . . , célèbre par ses environs où l'on récolte un joli petit vin de couleur pelure d'oignon à la saveur parfumée d'un soupçon de violette. D'un naturel timide, cette disposition, fâcheuse chez un homme, avait encore été augmentée par la façon dont il avait toujours vécu.

Resté orphelin à cinq ans, M. Bernardin, comme on l'appelait, avait été élevé par une sœur de quinze ans plus âgée que lui. Cette sœur, déjà mariée quand il alla vivre chez elle, l'avait tout naturellement traité comme l'aîné de ses fils, et prit si bien l'habitude de le moriginer que, majeur depuis longtemps, il n'avait pas encore osé s'affranchir de sa tutelle.

Ses neveux jouissaient depuis longtemps de leur indépendance que M. Bernardin restait encore sous le joug de cette sœur tyrannique, d'autant que pour tenir mieux son frère sous sa férule, elle avait réussi à lui faire faire ses débuts de professeur dans la ville où elle habitait elle-même. A la fin, lassé de cette situation ridicule, M. Bernardin, ayant demandé secrètement son changement, eut la chance de l'obtenir. Ce fut un beau jour pour lui que le premier de sa liberté. Il partit avec l'ardeur d'un jeune passereau qui se croit sûr de ses ailes, mais bientôt l'assurance lui manqua. Jusqu'alors les moindres affaires de son existence avaient été si bien traitées en dehors de lui-même, qu'il perdit presque la tête quand il lui fallut agir sans mentor.

Il était dans ces dispositions mélancoliques, quand il commença la féerie de ses visites officielles. La première fut naturellement consacrée à son proviseur, et là il eut la joie d'apprendre que la chaire de rhétorique du collège où il allait professer était occupée par un sien camarade de l'École normale M. Florent Éloi.

Dûment renseigné sur la demeure de son ami, M. Bernardin se dirigea le plus vite qu'il put vers un des faubourgs de la ville où

était situé le Petit Château, la propriété de Mme veuve Ramigot qui avait cédé, moyennant finances, à M. Éloi Florent, la jouissance d'un appartement dans un de ses pavillons. L'entrevue fut des plus touchantes. M. Éloi Florent, qui était un gros homme brun, à la physionomie narquoise, pleine de bonhomie, avait la réputation d'un philosophe, un peu épicurien et célibataire très déterminé. Il formait le contraste le plus absolu avec M. Bernardin Lescot, qui, la taille élancée, blond, les yeux bleus et la figure rêveuse, paraissait avoir quinze ans de moins que son ami, quoiqu'il n'y eût en réalité que sept ans de différence entre eux.

Cette dissemblance physique était encore plus accusée au moral car si l'un était timide, toujours hésitant, l'autre était résolu, jamais embarrassé. Jadis, à l'École normale, M. Bernardin, envoyait secrètement cette confiance en lui-même qui n'abandonnait jamais son ami, et, docile par habitude, il avait fini par lui servir de satellite. Dix ans s'étaient passés depuis, mais leurs caractères étant restés les mêmes, ils devaient infailliblement reprendre leurs situations respectives.

— Ainsi donc, mon pauvre Bernardin, dit d'un ton railleur M. Éloi, quand M. Lescot lui eut naïvement confié ses ennuis, tu vogues présentement de-ci de-là, tout comme un bateau sans gouvernail ?

— Hélas ! répondit l'infortuné.

— Mais, d'abord, où loges-tu ?

— A l'hôtel de la Poste. Mais cela ne convient pas plus à mes goûts qu'à ma profession, et je voudrais bien trouver un petit coin où je pourrais m'installer à ma guise. Par malheur, je suis aussi au courant du prix des choses qu'un enfant au berceau, mon cher Florent, et... Mais, à propos, fit-il en s'interrompant tout à coup pour admirer le confortable arrangement de la vaste pièce qui servait de cabinet de travail à son ami, tu es logé comme un prince, toi.

— Tu trouves ? Oui ça n'est pas mal, répondit celui-ci avec un malin sourire. Tu le sais, j'aime assez mes aises.

— Mais tu es admirablement ici, reprit M. Bernardin, avec un enthousiasme qui s'augmentait à mesure qu'il faisait l'inventaire de la pièce. Et ses yeux allaient de la grande table chargée d'in-quarto, d'in-octavo, d'in-dix-huit, de brochures, de manuscrits et de paperasses aux deux grandes bibliothèques de chêne sculpté (dont les vitrines laissaient entrevoir les belles reliures, les éditions rares, trésors d'un bibliophile) qui occupaient les deux panneaux princi-

paux de la pièce. En face de la table, entre les deux grandes portes-fenêtres qui faisaient pénétrer largement l'air et la lumière, une autre vitrine renfermait des minéraux soigneusement étiquetés, car M. Éloi se délassait de l'enseignement en s'occupant de minéralogie. Puis, çà et là, des divans, des fauteuils, des sièges de toutes formes.

— Ce n'est rien encore, dit brusquement le professeur de rhétorique en poussant son ami dans le confortable fauteuil de cuir vert à oreillettes, placé devant la table : assieds-toi là, et regarde."

M. Bernardin obéit docilement. Devant lui s'étalait un magnifique panorama qui embrassait l'espace de plusieurs lieues. D'abord, tout auprès, descendant en pente douce jusqu'à la grille qui ouvrait sur la route, une sorte de prairie naturelle, pleine de fleurs et de papillons : à droite, la maison habitée par la propriétaire, une grande construction datant de Louis XIV, et qui avait des allures de château : à gauche, un petit bois, dont les allées sablées formaient des méandres lumineux à travers la verte futaie. Puis par dessus la grille, le quai, qui n'était en cet endroit-là qu'un talus de verdure et au delà duquel roulait la Loire dont les eaux vertes, frangées d'argent étincelaient au soleil. Sur l'autre rive, la ville en amphithéâtre, et au-dessus d'elle une immense forêt qui couronnait la colline.

— Qu'en dis-tu, mon vieux ?... Est ce beau ? demanda M. Éloi en interrompant sans façon l'extase de son ami,

— Oui, certes, répliqua M. Bernardin, sans pouvoir se résoudre à quitter des yeux ce magnifique paysage. Ah ! tu as toujours eu de la chance, toi. Ce n'est pas moi qui aurais eu la bonne fortune de découvrir une pareille retraite.

— Bah ! cette chance-là est à la portée de tout le monde. Il suffit d'abord de pouvoir mettre le prix qu'il faut à son loyer, puis de savoir ce qu'on veut... l'un et l'autre sont en ton pouvoir comme au mien, ajouta M. Éloi avec quelque peu d'ironie. Car, si j'ai bonne souvenance, tu as, comme moi, en dehors de tes appointements, quelques mille livres de rentes. Et surveillé comme tu l'as été jusqu'à ce jour par ta prudente sœur, tu n'as pas eu, je pense, la possibilité de te ruiner.

— Oh ! non soupira M. Bernardin d'un ton piteux qui fit partir M. Éloi d'un grand éclat de rire. Non, le capital, est en lieu sûr, mais j'ai maintenant la jouissance du revenu.

— Eh bien ! alors, mon brave, reprit M. Florent toujours un peu

railleur, tu peux, si le cœur t'en dit, jouir, comme moi, des beautés qui te font envie.

— Que veux-tu dire ?

— Tout simplement que ce pavillon a deux étages et que, si j'occupe le rez-de-chaussée, le premier étage est vide. La distribution en est la même : outre la pièce correspondante à celle-ci, il comprend un salle à manger, deux chambres avec cabinet de toilette, cuisine, office, grenier et le reste. Le loyer est de huit cents francs.

— Mais c'est pour rien s'écria l'enthousiaste M. Bernardin.

— Tu parles là comme ma propriétaire, répartit M. Florent avec malice. Et j'eusse souhaité qu'elle t'entendît, car cet élan parti du cœur, t'aurait pour sûr gagné le sien. Mais avant tout, il faut que je te dise que Mme Ramigot est une femme déjà âgée, d'habitudes méticuleuses et fort amie du calme. Jusqu'à mon arrivée ici, elle avait eu beaucoup à souffrir de ses démêlés avec ses locataires successifs, tous plus ou moins possesseurs de chats, de chiens, de perroquets et d'enfants, engeance, comme tu sais, bien propre à mettre le trouble et le désordre dans une maison bien tenue. Le pavillon était donc vide depuis plusieurs années quand je me présentai, Mme Ramigot, d'abord, fit quelques difficultés, mais lui ayant déclaré l'horreur profonde que j'avais toujours éprouvée pour les susdits chiens, perroquets, marmots et chats, et de plus avoué mon aversion déterminée pour le mariage, elle m'a ouvert toutes grandes les portes de son Eden. Avec toute autre, il y aurait probablement du tirage, mais présenté par moi, comme un autre moi-même tu seras admis d'emblée.

— Il fait bon d'être protégé par toi dit gaiement M. Bernardin, grâce à ta complaisance, j'aurai donc un abri confortable. Mais reste le vivre Florent ?

— Là encore je puis te servir, si tu veux. Je suis un peu fatigué du régime de la pension où je me retrouve avec nos collègues non mariés. J'avais bien l'intention de vivre chez moi, mais je déteste les repas solitaires. Qui nous empêche de vivre en commun en payant chacun notre quote-part ? Je suis, moi, un vieux renard, fort au courant de choses qui sont pour toi lettres closes. Je saurai très bien diriger notre ménage avec ordre et économie. Voyons, que décides-tu ?

— Peux-tu le demander ? s'écria M. Bernardin, enchanté de la perspective de ne plus avoir à se préoccuper de rien. Quelle bonne

vie nous allons mener tous les deux ! reprit-il en serrant chaleureusement la main de son ami. Tiens, je brûle de la commencer, Allons chez ta propriétaire," fit-il d'un ton délibéré. Car comme tous les timides, il saisissait avec empressement l'occasion de faire montre de résolution.

Cinq minutes plus tard, M. Éloi, ayant troqué sa robe de chambre de flanelle contre une redingote et remplacé la toque de velours crânement posée sur ses épais cheveux grisonnants par un chapeau soigneusement lustré, sortit suivi de son ami, et, après avoir longé la pelouse, alla sonner à la porte de Mme Ramigot. Une accorte servante en bonnet blanc, plissé à la mode du pays, les introduisit dans un grand salon en leur disant qu'elle allait prévenir madame, et quelques minutes après la maîtresse de la maison entra.

Mme veuve Ramigot était une grande femme mince qui portait une robe de soie violet-évêque et une pèlerine garnie de guipures. Un coquet bonnet de dentelles blanches, orné de pompons roses, posé sur les boucles neigeuses de ses cheveux blancs, encadrait bien sa figure poupine. Elle répondit par une gracieuse révérence à l'ancienne mode au salut respectueux des deux amis et, après leur avoir désigné des fauteuils, s'informa de l'objet de leur visite.

M. Éloi n'avait pas exagéré quand il avait parlé des manies de sa propriétaire : mais ce dont il ne se doutait pas, c'est qu'il avait, pour sa bonne part, contribué à les augmenter car, méthodique autant par état que par habitude, il avait réalisé l'idéal qu'elle souhaitait de trouver depuis longtemps. Aussi, chaque fois qu'un aspirant locataire vint lui exprimer le désir d'habiter son immeuble, se montra-t-elle si exigeante que, saluant narquoisement la veuve, les candidats s'étaient retirés les uns après les autres. Et, chose surprenante, elle les avait vus partir sans trop de regrets, car, fort riche pour ses goûts elle mettait sa tranquillité beaucoup au-dessus de ses profits. La pauvre femme, du reste, était fort bonne malgré ses travers, et son amour un peu puéril de l'ordre et de la tranquillité n'était qu'une sorte de revanche qu'elle se donnait pour sa jeunesse gaspillée par un mari brutal. Celui-ci, grand chasseur et renommé sportsman, l'avait fait vivre, malgré elle, au milieu des amis de son choix. Pendant de longues années, elle avait vu sa maison livrée au bruit et au tumulte de la gaieté la plus grossière, et cela, sans compensation aucune, puisqu'elle n'avait même pas un enfant qui pût la consoler. Devenue veuve trop tard pour qu'elle

pût recommencer sa vie, elle n'eut plus d'autre idée que celle de jouir de ce calme qui lui avait toujours manqué. Peu à peu, ce qui n'avait été d'abord que l'instinct d'une femme souffrante se transforma en manie; avec l'âge, l'égoïsme vint presque inconscient, et c'est ainsi, qu'elle en arriva à considérer comme fort naturelles des exigences qui la rendaient la risée de ceux qui l'entendaient les énoncer tout naïvement.

Aussi, quand M. Bernardin Lescot, présenté par son ami, formula timidement l'audacieuse espérance qu'il avait conçue d'être agréé comme son locataire pour le premier étage, la bonne dame rougit-elle de plaisir.

— Un professeur ! ami de M. Éloi, célibataire comme lui et comme lui d'habitudes tranquilles... Était-ce donc un rêve ? pensait Mme Ramigot.

Pourtant elle crut, pour la forme, devoir faire quelques observations.

— Vous savez sans doute par M. Éloi, Monsieur, non seulement le prix de la location, mais la nécessité où je me trouve d'exiger de mes locataires le respect des habitudes établies depuis longtemps dans ma maison ? dit-elle à M. Bernardin.

— Mais oui, madame Ramigot, interrompit vivement M. Éloi. Bernardin est au courant de tout et accepte tout.

— C'est au mieux, fit la veuve avec un agréable sourire : il nous reste alors à convenir de la durée du bail,

— Mais, reprit l'impétueux M. Éloi, sa durée sera celle du mien— six ou neuf ans. Et la résiliation de plein droit dans le cas où Son Excellence le Ministre de l'instruction publique jugerait à propos, avant ces délais, de nous envoyer professer ailleurs.

— Fort bien, monsieur Éloi, reprit Mme Ramigot ravie, je vois avec plaisir que monsieur est tout à fait dans vos idées. En le voyant j'avais craint, je l'avoue, qu'il pût avoir des projets incompatibles avec son séjour ici, car il est encore jeune, fort bien de sa personne et...

A ces mots, M. Éloi donna à l'improviste une vigoureuse tape dans le dos de son ami, qui ne comprenait rien à cette avalanche de compliments, et c'est grâce à cette poussée qu'il s'inclina profondément devant la veuve.

— Et... continua celle-ci en lui rendant sa politesse avec un agréable sourire, il aurait fort bien pu ne pas être absolument résolu à...

— A quoi, Madame ? demanda un peu nerveusement M. Bernardin, à qui le ton plein de reticences de la veuve inspirait une vague inquiétude.

Mme Ramigol avait sans doute conscience que ses exigences excédaient vraiment les prétentions admises par le Manuel du bon propriétaire, car elle usa d'un biais pour arriver à la chose.

— Oh ! presque rien, dit-elle d'un ton léger. M. Éloi, reprit-elle en désignant celui-ci, ne peut avoir oublié que c'est sa déclaration toute spontanée qui nous a complètement mis d'accord.

— Ma déclaration ! s'écria M. Éloi, en ayant l'air de regarder au plafond si elle y avait été inscrite par hasard. Je veux bien que le loup me croque si... Puis, tout à coup, se frappant gaiement le front. — J'y suis parbleu ! Oui, oui, ma chère madame Ramigot, je me souviens parfaitement maintenant. Mais cela va de soi, comment voulez-vous qu'un homme de bon sens hésite pour cette vétille ? Allons, Bernardin, reprit-il en se tournant vers son ami, fais de bonne grâce ce que Mme Ramigot te demande, et, comme moi, jure solennellement devant elle de ne jamais te marier.

— Comment... de ne jamais me marier ! s'écria avec stupeur l'infortuné Bernardin, en se levant de son fauteuil avec l'intention bien évidente de prendre aussitôt congé.

Mais la retraite lui fut aussitôt coupée par M. Éloi qui, rouge comme un coq, semblait en proie à une violente colère.

— Ah ! çà ! lui dit celui-ci en lui saisissant le bras, tu es donc fiancé, engagé ?... Que ne le disais-tu donc, traître ?

— Mais non, Éloi... je te jure, balbutia le malheureux.

— Non, répéta l'autre avec irritation, car, doux comme un mouton d'ordinaire, cette question de mariage avait le don de lui mettre la bile en mouvement. Et c'est pour un être de raison que tu refuses de venir vivre auprès de ton ami... dans une maison honorable et charmante...

Mme Ramigot eut un mouvement d'orgueil.

— ... située dans un endroit admirable, sur le bord d'un des plus beaux fleuves du monde, près d'une forêt qui, au lieu des odeurs pestilentielles des villes vous envoie ses senteurs les plus parfumées. Dans une maison où il y a des vaches et où l'on boit du lait pur, dans une maison où il y a des poules et où l'on mange des œufs frais. Que te faut-il de plus, nigaud ? Est-ce qu'un chignon frisé brun ou blond, qui couvrira la tête d'une femme acari-

âtre, coquette ou dépensière, peut compenser de tels avantages, dis ?

— Mon Dieu, mon cher Éloi, murmura le pauvre professeur d'histoire, accablé par l'éloquence de cette tirade, cela est vrai, je ne dis pas non. (Se tournant vers Mme Ramigot comme pour s'excuser de la vivacité de sa résistance.) Et puis l'honneur d'habiter la maison de Madame... Mais enfin, cela n'est pas une raison. Je n'ai pas de projets... aucun projet, c'est certain. Mais me lier ainsi, par un tel engagement... On ne peut prévoir l'avenir... n'est-ce pas ? Et...

— Oui, c'est vrai, Monsieur, on ne peut prévoir l'avenir, répéta d'un ton conciliant Mme Ramigot qui, voyant son aspirant locataire bien résolu à échapper à ses fourches caudines, jugea habile de faire des concessions. Mais, reprit la vieille dame, puisque le présent nous appartient, pourquoi n'en pas profiter ? Admettons qu'un jour vous soyez résolu à vous marier... (La veuve dit cela absolument comme si elle eût ajouté *in petto* "que vous soyez résolu à déchoir dans mon estime") vous êtes, j'en suis sûre, un homme trop avisé pour prendre pareille résolution à la légère et à la mettre à exécution en quelques semaines...

— Sans doute, Madame, répondit avec circonspection M. Bernardin.

— Rien ne nous empêche alors, reprit la vieille dame, de convenir entre nous que, votre résolution prise, vous me préviendrez six mois à l'avance.

— Ne sera-ce pas bien long ? demanda ironiquement M. Éloi, qui, depuis sa sortie, avait gardé un silence farouche.

— Non, répondit résolument M. Bernardin piqué au vif. Et dans ces conditions-là, Madame, je suis prêt à signer le bail que vous ferez préparer."

Il y avait dix ans que ces incidents s'étaient passés et M. Bernardin n'avait pas encore eu la moindre envie d'enfreindre sa promesse. Comment y aurait-il pensé, du reste, avec la douce vie qu'il menait avec son ami ? Car M. Éloi avait organisé leur maison avec une adresse qui rendait naturelle son horreur du mariage. N'ayant pas besoin d'une femme pour diriger son intérieur puisqu'il s'y entendait aussi bien qu'elle aurait pu le faire, il n'y aurait gagné que d'être contrecarré dans ses habitudes. Au lieu que, seul maître de lui-même, il s'était fait un mode d'existence tranquille, régulier, plein de jouissances qu'il imposa peu à peu à son ami, et celui-ci.

choyé, amusé, soigné, se trouva si bien embobeliné dans ces douces habitudes, qu'il n'eut aucune velléité d'en sortir.

Tous les matins, les deux amis allaient à leur collège en devisant gaiement le long du chemin. Leur classe finie, ils rentraient chez eux, où les attendait le plus fin des déjeuners délicatement servi par dame Sylvine, leur gouvernante, l'ancienne cuisinière d'un chanoine, qui, se trouvant libre après la mort de son maître et pourvue d'une petite rente, avait cherché un célibataire de goûts délicats et d'aisance assurée qui fût en mesure et d'apprécier et de rétribuer convenablement ses talents culinaires.

Au lieu d'un célibataire, elle en trouva deux, mais qui ne comptaient presque que pour un, car M. Éloi, dominateur par le fait de sa nature robuste, avait peu à peu annihilé son ami. Aussi M. Bernardin qui ne manquait pas de finesse, s'il manquait de fermeté, se demandait parfois, s'il avait été bien nécessaire, vraiment, de fuir le despotisme de sa sœur pour se retrouver presque tout de suite si strictement tenu en lisière par son excellent ami Florent.

Mais ces accès de misanthropie ne duraient guère, car l'un des talents de M. Éloi était de savoir distraire et amuser ceux qui l'entouraient.

Les heures de loisir des deux amis étaient donc toujours employées diversement mais de manière agréable. Tantôt c'était une partie de pêche, une excursion en forêt où M. Bernardin, passionné entomologiste et naturaliste distingué, s'occupait de bêtes et de plantes pendant que M. Florent, armé du marteau de géologue, cassait d'énormes blocs de pierre ou descendait dans quelque tranchée pour se rendre compte de sa formation. L'hiver, c'étaient les parties de billiard, d'échecs, les dîners en ville que les deux amis acceptaient dans une des maisons soigneusement triées par M. Éloi, comme étant de celles où il n'y avait pas de traquenards à craindre (lisez : de jeunes filles ou de filles mûres à marier). Et la vie se passait ainsi doucement, joyeusement, sans autres événements qu'un petit voyage d'un mois fait chaque année pendant les vacances. Mais cette fois les deux amis tiraient chacun de leur côté : M. Bernardin, vers le Nord, où habitait sa sœur, tandis que M. Éloi cinglait vers le Sud, (suivant son expression favorite) pour aller voir une sienne nièce, fille de feu son frère, dont il était le tuteur, mais qui vivait avec sa tante, du côté maternel.

Un matin du mois de février que M. Bernardin Lescot rentrait

seul du collège, parce que M. Eloi atteint d'une forte grippe, avait dû rester au logis, il fut fort étonné, en entrant, de trouver étalés sur la banquette du vestibule une valise, un sac de nuit et une couverture de voyage enroulée dans sa courroie avec un solide parapluie passé au travers.

— Qu'est-ce que c'est que cela, Sylvine ? demanda-t-il stupéfait à la gouvernante.

— Ça, Monsieur, ce sont les bagages de M. Éloi. Cinq minutes après que monsieur a été parti, une dépêche est venue lui annoncer la mort de Mme Gauthier, la tante de Mlle Clotilde, la nièce de monsieur. La pauvre jeune fille, se trouvant seule, supplie monsieur de venir tout de suite. Et M. Éloi part dans une heure."

Ahuri par la volubilité avec laquelle la digne gouvernante avait débité ces graves nouvelles, M. Bernardin entra dans la salle à manger où M. Eloi, déjà habillé, guêtré, enveloppé d'un ample pardessus fourré, mangeait rapidement une aile de poulet froid.

— Hein, Bernardin... en voilà une tuile ! s'écria-t-il, la bouche pleine, en voyant entrer son ami. Cette pauvre Mme Gauthier ! C'était une bien bonne femme, et cette mort subite me navre, mon cher : me navre positivement, répéta-t-il tout en avalant un demi verre de vin blanc. Et puis, tu sais... nous voilà avec Clotilde sur les bras, mon vieux. Qu'allons-nous en faire ?

— Comment, Mlle Clotilde ?

— N'a plus nulle part à aller qu'ici ou au couvent. Au couvent, pauvre fillette, ce serait bien dur pour elle ! Je crois, mon cher Bernardin, qu'il faut nous résigner à la voir venir ici pour quelque temps... Oh !... le moins longtemps possible ! reprit vivement M. Éloi (comme s'il voulait prévenir une objection que M. Bernardin n'avait pas même songé à lui faire). Clotilde a une dot assez ronde, elle est gentille et d'un caractère doux. Il faudrait vraiment que nous fussions bien maladroits tous les deux pour ne pas trouver à la caser.

— Sans doute, sans doute, répéta distraitemment M. Bernardin.

— Ah ! j'oubliais ! s'écria tout à coup M. Éloi, tu sais, Bernardin, je compte sur toi pour faire arranger gentiment la chambre de notre pauvre fillette. Tu t'entendras pour ça avec M. Durand, le tapissier, et tu lui expliqueras que c'est pour une jeune fille délicate et soigneuse à qui il faut une chambre simple mais confortable.

— Mais, mon cher Florent, je ne sais si je...

— Mais si, mais si, tu sauras très bien. Ce n'est pas si difficile que ça que diable ! Et au besoin, Sylvine te conseillera.

Et, comme M. Bernardin allait faire une nouvelle objection, la colère le prit et, posant sur sa soucoupe la tasse de café qu'il était en train de déguster :

— Ah ! ça, vas-tu, par hasard, me refuser le premier service que je demande ?

— Non, mon cher Florent, répondit vivement M. Bernardin, je ferai ce que tu veux.

— Ah ! c'est heureux ma foi ! riposta d'un ton encore un peu bourru M. Éloi tout en enroulant prestement un ample cache-nez autour de son cou.

A ce moment les grelots de la voiture du chemin de fer qui venait prendre le voyageur, s'étant fait entendre, M. Éloi, M. Bernardin et dame Sylvine descendirent en courant l'allée qui conduisait à la grille, l'un avec la valise, l'autre avec le carton et la troisième avec la couverture.

Les bagages empilés sur une des banquettes, le voyageur prit place à son tour, après avoir serré la main de son ami et fait un signe amical à la gouvernante.

— Allons, hop ! fit le cocher en cinglant la croupe de ses perche-rons.

— Au revoir, dit M. Florent.

— Au revoir, crièrent à la fois Bernardin et la gouvernante restés sur le trottoir pour assister au départ.

— Au revoir, au revoir ! répondit le voyageur, en mettant la tête à la portière. Mais tu sais, Bernardin, je compte absolument sur toi pour la chambre de Clo. . ."

Le vent emporta le reste de la phrase, mais M. Bernardin avait compris. Il n'avait garde d'oublier la chambre de Clotilde, et cette mission, si nouvelle pour lui, l'absorba si bien, qu'il laissa, sans y toucher, refroidir les plats de son déjeuner.

A la fin, dame Sylvine apitoyée par son air malheureux, lui dit d'un ton encourageant :

— Il faut vous faire une raison, Monsieur. Je comprends que vous soyez inquiet de voir M. Éloi obligé de voyager quand il est souffrant, mais. . .

— Dites-moi Sylvine, interrompit tout à coup M. Bernardin de l'air d'un homme qui n'a pas écouté un mot, quelle est la couleur que les jeunes filles préfèrent ?

La gouvernante, effarée, le regarda avant de répondre comme pour dire : comment, c'est là ce qui l'occupait, lui... un homme grave ?

Puis, tout haut :

— Dame ! Monsieur, ça dépend, fit-elle, les brunes aiment le bleu... les blondes, le rose... les rousses...

— Et Mlle Clotilde est ?...

— Brune, Monsieur, répliqua vivement dame Sylvine, car chaque fois que j'apporte une de ses lettres à Monsieur Éloi, il dit en la voyant : "Ça, c'est de ma jolie brunette !"

— Merci, Sylvine dit M. Bernardin, avec le soulagement d'un homme qui a résolu le premier terme d'un problème ardu. Puis timidement : Mais êtes-vous bien sûre que le rose ne... ?

— Oh ! Monsieur, s'écria la gouvernante en protestant.

La chambre de Mlle Clotilde fut donc drapée de bleu, garnie de jolis meubles de bambou et d'un épais tapis. Une jardinière et une table à ouvrage furent placées de deux côtés de la fenêtre qui avait vue sur le petit bois. Chaque jour, M. Bernardin, croyant son œuvre incomplète, y ajoutait quelque chose de nouveau, poussé en cela par le malin tapissier qui voyait rapidement, et comme à plaisir, s'élever le montant de sa facture.

Le sentiment de sa responsabilité pesa si bien sur M. Bernardin que, pendant trois jours, positivement, il en rêva, de cette chambre bleue. Grâce à elle, il eut pendant sa classe de si phénoménales distractions que ses élèves en profitèrent pour lui faire à l'envi les réponses les plus saugrenues. Mais M. Bernardin, plongé dans des pensées couleur d'azur, les écoutait imperturbablement avec un demi-sourire.

Enfin, fort heureusement pour sa raison et pour la bourse de M. Éloi, les voyageurs arrivèrent à la fin de la semaine et M. Bernardin se vit amplement récompensé de ses peines par les félicitations de son ami et surtout par les remerciements de Mlle Clotilde qui se montra fort touchée des attentions délicates dont elle avait été l'objet. Du reste, la pupille de M. Eloi était fort gracieuse et malgré une mélancolie bien naturelle, étant donnée la perte qu'elle venait de faire, elle sut se montrer si aimable que les deux amis en vinrent bientôt à s'entre-regarder tous les deux comme pour se dire :

— Hein ! la voilà, notre tuile... Qu'en dis-tu, mon vieux ?

Le soir même de leur arrivée, quand sa nièce se fut retirée dans sa chambre, M. Eloi dit à son ami :

— Reste ; j'ai à te parler.

M. Bernardin, docile comme toujours, se rassit auprès du feu et se mit à tisonner pour laisser au professeur de rhétorique le temps de préparer son exorde.

— Je crois que nous sommes dans une passe difficile, vieux, lui dit M. Éloi d'un ton grave, assez rare chez lui, en lui frappant sur l'épaule. Comment vais-je faire accepter à Mme Ramigot la venue de l'enfant ici ?

— De l'enfant ! s'écria M. Bernardin stupéfait.

— Dame... oui, Clotilde.

— Ah ! ça, tu rêves répliqua M. Bernardin d'un air animé. Ta nièce... une enfant ! Pour toi, peut-être, mais qui n'en a pas moins...

— Vingt et un ans, moins trois mois, continua M. Éloi, c'est vrai... ce n'est plus une enfant, mais d'un autre côté, Mme Ramigot a barre sur nous, car elle ne nous a pas caché sa volonté formelle de n'avoir pour locataires que des célibataires du sexe fort. Clotilde ne vivra avec nous que le moins longtemps possible, c'est chose convenue...

M. Éloi fit une légère pause, croyant à une marque d'assentiment de son ami ; mais comme elle ne vint pas, il se décida à poursuivre.

— Mais enfin, j'aurais dû, avant de l'amener ici, avoir l'assentiment de notre digne propriétaire. Eh bien ! qu'est-ce qui te prend ? fit-il tout à coup en voyant que M. Bernardin haussait les épaules.

(A suivre.)

Marie Poitevin.



LES TEMOIGNAGES DE L'HISTOIRE

EN FAVEUR DE L'ENSEIGNEMENT RELIGIEUX DANS L'ÉDUCATION.

L'HISTOIRE est féconde en clairs et profonds enseignements. Cicéron l'appelle la *maîtresse de la vie* : *Historia, magistra vite*.

L'éducation, dont l'objet est d'ouvrir l'esprit et de former le caractère, a son histoire. On y trouve, reproduits à l'infini, les multiples aspects de cette question, toujours actuelle et si captivante. N'est-il pas à propos d'y chercher la tradition des peuples touchant le problème aujourd'hui si débattu dans le monde : l'enseignement religieux dans les écoles ?

Les coutumes, la législation, l'opinion des hommes éminents dans le domaine intellectuel ou politique, sont autant de rives entre lesquelles glisse, avec le calme des vieux souvenirs, la pensée des âges qui fuient. Il suffit de s'arrêter sur ces bords et de contempler avec recueillement ces ondes, venant de si loin, roulant majestueusement vers l'inconnu, pour apercevoir au fond l'image de l'âme humaine gravissant, avec ses angoisses et ses aspirations, la rude montée des siècles.

Les temps sont agités. Nous sommes apparemment au tournant d'un mouvement social en notre pays. Les chrétiens continueront-ils d'avoir le droit de se présenter aux écoles publiques sustentées de leur argent, et d'y faire donner à leurs enfants l'instruction religieuse conformément à leur foi ? Ou, seront-ils forcés de s'effacer devant une poignée de non-croyants, qui, sous prétexte de droits égaux, voudraient tout rabaisser à leur niveau ? De ci de là, des prétentions se sont élevées, qui affectent de ne voir dans l'éducation que le côté utilitaire, tout au plus, le côté national dans ce que ce sentiment a de moins noble ! En un mot, Dieu sera-t-il banni des écoles de la patrie canadienne ? La lutte ardente et prolongée se fait autour de ce point d'interrogation. La réponse se trouvera dans le prochain dénouement de l'imbroglie scolaire né dans l'ouest.

Si les catholiques du Manitoba, malgré leur persévérance et leurs sacrifices, succombent dans leurs efforts, si leurs légitimes revendications ne sortent pas enfin triomphantes du combat, la vague qui aura ruiné nos espérances de ce côté ne tardera pas, comme une marée montante, à couvrir d'autres plages et à causer de plus grands désastres. L'étude de la question au point de vue historique le plus général, dans ce moment critique, n'est donc pas inopportune.

Les catholiques ne conçoivent pas l'école sans l'enseignement religieux : c'est parmi eux non seulement de tradition, mais encore de précepte positif. Ils ne peuvent " approuver un système d'éducation placé en dehors de la foi catholique et de l'autorité de l'Eglise, et qui n'ait pour but, ou du moins pour but principal, que la connaissance des choses purement naturelles et la vie sociale " sur cette terre." Telle est la doctrine du *Syllabus*.

Léon XIII, écrivant aux Evêques de Hongrie, au mois d'août 1886, appuie fortement sur cette doctrine :

" On désire, et on réclame de toute part, dit le vénérable pontife, des écoles neutres, mixtes, laïques, dans le but d'obtenir que les élèves croissent dans une complète ignorance des choses les plus saintes et sans le moindre souci de la religion. Ce mal étant plus grand que les remèdes, on voit se multiplier une génération insouciante des biens de l'âme, ignorante de la religion, souvent impie. Ecartez un si grand malheur. . . . Ne vous laissez point d'avertir les pères de famille et d'insister auprès d'eux pour qu'ils ne permettent pas à leurs enfants de fréquenter les écoles où il est à craindre que la foi chrétienne ne soit en péril."

Ces preuves suffisent. Dans l'Eglise, la vérité est une, elle couvre le temps et les espaces. L'enseignement d'une époque est celui de tous les siècles, il ne varie point. Cette immutabilité constitue même l'un des griefs de ses adversaires contre elle. Les reproches qu'on fait à l'Eglise à cause de sa résistance aux empiètements de l'Etat sur le terrain scolaire témoignent donc de son attitude, c'est aussi un bel et précieux hommage. L'enfant a le droit de ne pas être abandonné à la dérive au milieu des tempêtes dont sa jeune âme est assaillie dès ses premiers pas dans le monde. L'Eglise défend ce droit.

Au surplus, il ne s'agit pas ici d'établir la doctrine catholique ni de l'approfondir : elle est bien connue. Notre but est purement

d'apporter le témoignage des siècles au bénéfice de la même idée. Nous prouverons aussi que la doctrine n'est pas nouvelle ni particulière à la foi qui règle en nous les battements du cœur. Il sera juste d'en conclure qu'en dehors même de tout aspect dogmatique, la pratique de l'Église est encore celle qui peut réclamer pour elle les adhésions, les plus anciennes et les plus généralement acceptées, les plus hautes, les plus diverses par le lieu de leur origine comme par les groupes ou les peuples dont elles expriment la pensée. De là à conclure qu'elle offre à la société les garanties les plus solides, et qu'au point de vue national même le plus restreint on a tort de de la battre en brèche, il n'y a plus de place pour la moindre hésitation.

L'antiquité nous parle par ses Belles-Lettres et par sa philosophie.

“ L'objet de l'éducation, dit Platon est de procurer au corps la force qu'il doit avoir, et à l'âme la perfection dont elle est susceptible.

L'homme est en effet composé d'un corps et d'une âme ; les deux sont inséparables en cette vie, et, sans se confondre, sont si intimement liés l'un à l'autre que, l'âme absente, le corps n'est plus qu'une matière inerte et infecte qu'il faut enfouir et livrer à la morsure des vers, à la pourriture du tombeau. Certes, s'il pouvait être légitime de négliger, dans l'éducation de l'enfant, l'une des deux parties essentielles de son être, qui donc, parmi les croyants, oserait porter l'impiété jusqu'à réserver pour le corps seul, pour cette chair périssable, les soins que nous réclavons pour l'âme aussi, pour l'âme surtout, pour l'âme immortelle à travers laquelle brille un rayon divin, illuminant toutes nos facultés ? L'homme illettré lui-même, sans entrer dans ces considérations, ne comprendrait pas que, élever son enfant, c'est se borner aux soins du corps. La nature lui dicte de plus nobles et de plus graves devoirs. Il n'y a pas un père ou une mère, dignes de cet auguste et mystérieux privilège, qui n'aient au moins la volonté d'inculquer à cet enfant les habitudes de droiture qui caractérisent l'honnête homme. Si nous demandions à ces parents de nous analyser le but de leurs sollicitudes, beaucoup conviendraient de leur embarras. Nous pouvons répondre pour eux : c'est à la perfection de l'âme de leur enfant qu'ils aspirent quand ils relèvent ses pensées, son cœur, son intelligence vers les cimes où croissent dans toute leur vigueur les arbres aux

fruits si vraiment nutritifs et délicieux, qu'on nomme l'intégrité, la justice et la vertu.

Platon ne se borne pas à définir l'objet de l'éducation : il donne aussi des prétextes ; il veut que l'enfance soit initiée de bonne heure à la connaissance de la Divinité par " les fables, la tragédie, l'ode, l'épopée."

Le sentiment populaire s'affirme avec une lugubre et navrante intensité dans le supplice de Socrate. Sur le simple soupçon d'avoir attaqué dans son enseignement les dieux de la patrie, ses concitoyens le condamnent à la mort.

Plutarque disait :

" Une *bonne* éducation est la source et la racine d'une vie vertueuse."

" Si les écoles, en donnant l'instruction, ajoute Quintilien, devait corrompre les mœurs, je n'hésite pas à dire qu'il faudrait préférer la vertu au savoir."

La pensée de ces maîtres de la science païenne est le reflet des mœurs et des idées de leurs siècles. Pythagore et Xenophon, Zoroastre et Boudha, les Phéniciens et les Egyptiens, les Perses et les Hindous, tous font des dieux et de la vertu les objets principaux de l'éducation. " Donnez tout à l'homme excepté la vertu, vous n'aurez rien fait pour son bonheur," s'écrie Platon.

Or, la vertu n'est pas une émotion du corps ni le fruit des sciences profanes. C'est un sublime élan du cœur, c'est une habitude de l'âme, le triomphe de la volonté sur les mauvaises inclinations, un don de Dieu. L'éducation manque donc à sa haute mission quand elle omet de diriger l'esprit de l'enfant vers la Divinité, quand elle néglige de lui enseigner, non point seulement les principes de la loi naturelle, mais la religion elle-même, laquelle, pour nous, catholiques, ne peut être que la religion révélée du Christ, venue jusqu'à nous par le magistère infaillible des pontifes romains, successeurs certains de Pierre.

Aux premières époques de l'histoire romaine, on était tellement pénétré de la nécessité de l'intervention de la Divinité dans tous les actes de la jeunesse que les croyances populaires plaçaient deux déesses à côté de l'enfant quand il sortait de la maison, et deux autres quand il y rentrait. Gracieuse et touchante évocation, souvenir oblitéré du décret providentiel qui remet l'homme à la garde de l'ange tutélaire. Les chants sacrés formaient un catéchisme,

une nomenclature des divinités païennes; on les apprenait de bonne heure aux enfants. Numa avait fait de la religion l'âme et la sauvegarde de la civilisation.

Plus tard, quand l'instruction fut davantage répandue, c'est avec les chants d'Homère que l'on commence l'éducation de la jeunesse; c'est-à-dire, qu'avec les lettres on lui apprend en même temps l'histoire des dieux.

Sparte a voulu se constituer en dehors de ces traditions. Mais Platon lui fait en ces termes la leçon: "*Votre jeunesse est semblable à une troupe de poulains qu'on fait paître ensemble dans la prairie sous un gardien commun.*"

Aux premiers siècles de l'Eglise, les livres saints, les pieuses traditions du christianisme sont à la base de l'enseignement. Il fallait alors établir le règne du vrai Dieu, amener les âmes à Jésus-Christ! cette grande conquête eût-elle été possible sans l'Evangile, prêché, enseigné, non seulement à l'intérieur des basiliques, sous les sombres voûtes des catacombes, dans la famille, mais encore à l'école, à l'enfance, dès les premières manifestations de son intelligence, et à tous les degrés de son développement? Les maîtres d'alors étaient pour la plupart des convertis, élevés dans l'atmosphère de la Rome césarienne, à l'école des chrétiens, et qui devinrent ensuite des apologistes et des Pères de l'Eglise. Si de nos jours, on trouve utile et convenable dans nos collèges, de bercer les jeunes imaginations dans l'éloquence et la poésie païennes, à plus forte raison ne faut-il pas s'étonner que les maîtres chrétiens, à l'époque où les souvenirs de la Grèce planaient tout vivants au sommet des études, où Rome était debout, où les chefs-d'œuvre de la littérature antique entraient dans la formation des esprits, aient aussi montré du goût pour ces chefs-d'œuvre et les aient présentés à l'admiration de leurs élèves. Mais ils prenaient soin de les faire servir comme une préparation à la défense de la foi. Nonobstant cette prudence, on voit un saint Augustin et un saint Jérôme, porter le scrupule jusqu'à se reprocher parfois de citer Homère, Virgile ou Cicéron.

Le monde moderne fait une expérience que nous pourrions fort bien appeler une leçon de choses. Selon les théories nouvelles, il faudrait reléguer à l'Eglise et dans la famille toute instruction religieuse. Il faudrait à cet égard faire le vide dans l'école. Mais voyez quel retour au paganisme dans les pays où prévalent

ces funestes innovations. Aux États-Unis, le tiers au moins de la population est infidèle.

Si les apôtres et les saints Pères eussent été de l'avis de ces éducateurs modernes, aurait-on vu les foules se convertir et se maintenir dans la foi ? Certes le paganisme n'aurait pas eu à trembler devant un christianisme aussi timide, s'accommodant d'être mis en sequestre durant toute la semaine, sauf à reprendre un peu de liberté le septième jour. L'Olympe eût tressailli d'aise. En vérité il n'y aurait eu dans ce régime rien d'alarmant pour sa gloire. Plus de prétexte à la persécution, plus de martyrs, et bientôt aussi, la rechute du genre humain dans toutes les erreurs que l'étoile de Bethléem était venue dissiper. La décadence romaine se serait accélérée, et l'empire, corrompu jusqu'aux moëlles, tombé sous les coups des barbares, eût été comme un affaissement de terrain recouvert d'une eau croupissante, réfractaire à toute végétation nouvelle.

Tels n'étaient point les desseins de la Providence. La lumière venue d'Orient devait éclairer le monde entier. Pendant que l'univers, lancé par le paganisme sur un plan incliné, roulait à sa perte, le christianisme se préparait à le sauver. Ses enseignements pénétraient partout, dans le peuple, dans les armées, sur les marches du trône. Quand les flots de la barbarie se ruèrent sur le vieil édifice, ils furent tout étonnés de trouver au delà de nouvelles digues assez fortes pour les contenir et les dompter à leur tour.

Pendant que ces évènements se précipitaient à leur dénouement, l'Église étudiait, enseignait, disciplinait. Répondant dès lors aux reproches qu'on lui fait toujours, loin d'être exclusive, elle cultivait les sciences et les arts. Les antiques chefs-d'œuvre de la Grèce et de Rome eurent de puissants et admirables échos dans la prédication et les autres travaux des Basile et des Chrysostôme, des Tertullien, des Origène et des Augustin, des Jérôme et des Cyprien, des Grégoire et des Ambroise. Captivés en quelque sorte par ces harmonies faites d'éloquence et de poésie, de vérités aussi simples que sublimes, et d'espérances plus grandes que les plus hautes conceptions de leur esprit, les nouveaux peuples se convertirent à la foi nouvelle. Et ainsi mêlés, les restes des nations vaincues et dispersées, et les hordes victorieuses, assujettis à la même règle, s'acheminèrent vers d'autres époques, qui furent le moyen-âge.

Au moyen-âge, l'Église seule, pour ainsi dire, était debout. Les

élans du patriotisme et la vie nationale se confondaient avec la pensée et la vie religieuses. L'éducation était donnée par le clergé. La théologie tint le sceptre des connaissances. Elle était le couronnement des études, commencées par le chant des psaumes, par la lecture et l'écriture, dans les écoles paroissiales ou claustrales. C'est de là que sortirent Alcuin, le vénérable Bède, Alfred le Grand, saint Bernard, saint Thomas d'Aquin Albert-le-Grand, saint Bonaventure, Dun Scot, Roger Bacon, le Dante, Petrarque, Thomas Morus, etc, etc. Avec ces maîtres, le génie humain s'est élevé à des hauteurs scientifiques qui n'ont pas été dépassées depuis. Cet hommage est l'écho de dix siècles.

En 1598, Henri IV donne des réglemens à l'Université de Paris. Ces nouveaux réglemens étaient le résumé des anciens. Ils restèrent en vigueur jusqu'à la révolution. L'article second s'exprime ainsi : "Tous les chefs de collège prendront garde que les enfants et les jeunes gens soient instruits dans la religion." Le règlement se continue par diverses prescriptions concernant l'enseignement et les exercices religieux.

Dès lors, pourtant, l'unité de foi était rompue. Les catholiques seuls étaient admis dans les collèges soumis à ces réglemens. Mais l'édit de Nantes, publié six mois auparavant, tenait compte de la différence des cultes.

"Sera loisible, dit l'article 38, aux pères de famille faisant profession de religion prétendue réformée de pourvoir leurs enfants de tels éducateurs que bon leur semblera."

Cet article reconnaît le droit des parents à contrôler l'éducation de leurs enfants, rend hommage à la liberté de conscience et consacre le respect des traditions et des sentiments de l'époque touchant l'enseignement religieux. Ni parmi les catholiques, ni dans les rangs du protestantisme, l'on n'imaginait alors l'éducation sans la religion. Luther voulait que dans toutes écoles, primaires ou supérieures, l'Écriture sainte fût la leçon principale. "Ne serait-il pas raisonnable, disait-il, que chaque chrétien sût l'Évangile avant l'âge de neuf à dix ans?"

La minorité de ce temps, composée d'adhérens à la religion réformée, reçoit le privilège d'élever ses enfants selon ses vues et ses croyances ; elle obtient l'équivalent de ce que nous appelons maintenant écoles dissidentes ou séparées.

Les différences du culte, en s'accroissant et en se multipliant

depuis cette époque, n'ont fait que rendre plus nécessaires ces législations spéciales, destinées à protéger la conscience, la famille et l'enfant. La leçon du passé est ici frappante : elle met bien en relief les procédés vexatoires des législateurs manitobains.

On se préoccupait alors par dessus tout de former des chrétiens. De cette sollicitude est sorti le grand siècle, le siècle des grands princes et des grands guerriers, des grands orateurs et des grands poètes ; le siècle qui vit Louis XIV environné de gloire, et la France rayonnante de splendeur dont les épopées napoléoniennes n'ont pu ternir l'éclat.

Un mot de Rollin résume les vues de cette époque. " Le but de tous nos travaux, la fin de toutes nos instructions doit être la religion." Ce qui n'empêchait pas la culture des sciences et des arts profanes, qui furent alors portés à un degré d'excellence que les modernes n'ont point surpassé.

(A suivre).

J. A. Bernier

